LF
LJ366e.2

La Chaussée, Pierre Claude Nivelle de

L'école des meres.

PW
1993
L2E2
1769

L 13 6 6 e . 2

L'ÉCOLE DES MERES,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

De Mr. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,
de l'Académie Françaiſe.

NOUVELLE ÉDITION.

Neque enim ſoli judicant qui malignè legunt. *Plin. Lib.* IX. *Ep.* XXXVIII.

390206
21.3.41

A PARIS,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

M. ARGANT.

Mad. ARGANT.

LE MARQUIS, fils de M. & de Mad. Argant.

MARIANNE, fille de M. & de Mad. Argant.

M. DOLIGNI, pere.

M. DOLIGNI, fils.

ROSETTE, Suivante de Mad. Argant.

LA FLEUR, Valet de Chambre du Marquis.

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

UN COUREUR.

PLUSIEURS LAQUAIS.

PQ
1993
L2E2
1769

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de M. & Mad. Argant.

L'ÉCOLE DES MERES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DOLIGNI pere, M. DOLIGNI fils.

DOLIGNI fils.

MON pere, en verité, j'ai peine à vous comprendre.

DOLIGNI pere.

Pourquoi ?

DOLIGNI fils.

Madame Argant tient ſa fille en Couvent ;
Et ſon deſſein n'eſt pas de ſe donner un gendre.

DOLIGNI pere.

Projets de femme ! Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder ſa fille ;
Il va la ramener au ſein de ſa famille :
Tiens ton cœur & ta main tout prêts à ſe donner.

DOLIGNI fils.

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre.....

DOLIGNI pere.

Doligni, laiſſons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons en pareille rencontre
Chacun de pere en fils employés comme toi.
Va, j'ai paſſé par-là, tu feras comme moi.

DOLIGNI fils.

Et ſi j'aimois ailleurs ?

DOLIGNI pere.

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidelle.

DOLIGNI fils.

Ce n'eſt donc pas pour moi que vous me mariez ?

DOLIGNI pere.

Pour qui donc ?

DOLIGNI fils.

Je le croirois preſque :
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI pere.

L'amour dans un jeune homme eſt toujours romaneſque.
J'aurois été moi-même aſſez extravagant
Pour épouſer auſſi ma premiere amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeuneſſe indiſcrette.

DOLIGNI fils.

Mais je ne connois point Mademoiſelle Argant.

DOLIGNI pere.

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI fils.

Hé, quand elle en auroit quarante !

DOLIGNI pere.

Ce ſeroit encor mieux.

DOLIGNI fils.

N'avez-vous pas du bien ?

DOLIGNI pere.

Il le faut augmenter ; ſinon il vient à rien.

DOLIGNI fils.

J'ignore comme elle eſt d'eſprit & de figure.

DOLIGNI pere.

Elle eſt riche. A l'égard de l'eſprit, je t'aſſure
Qu'une femme à la longue en a toujours aſſez.
Elle eſt jeune, au ſurplus ; & tout ce que j'en ſçais
C'eſt qu'a quinze ou ſeize ans on eſt du moins jolie.

DOLIGNI fils.

Qui ſçait ſi le rapport d'humeurs.....

DOLIGNI pere.

Autre folie :
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, eſt-il ſûr de faire un bon voyage ?
A quoi ſert l'examen avant le mariage ?
A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoît à fond.
Las de ſe compoſer avec un ſoin extrême,
Le naturel caché prend alors le deſſus ;
Le maſque tombe de lui-même ;
Et malheureuſement on ne le reprend plus :
Mais enfin le bien reſte ; & cet ami fidéle,
Sans compter quelquefois la raiſon qui s'en mêle ;
Entre époux qui pourroient ſe brouiller ſans retour ;
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

DOLIGNI fils.

Il ceſſera d'être inflexible.

SCENE II.

ROSETTE, DOLIGNI pere, DOLIGNI fils.

DOLIGNI pere.

C'Eſt Roſette !

ROSETTE.

Monſieur, ma Maîtreſſe eſt viſible.

DOLIGNI pere.

Bon. Et Monſieur Argant n'arrive donc jamais ?
L'œil du Maître eſt pourtant chez lui fort néceſſaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI pere.

Voilà bien des délais !

ROSETTE.

C'eſt qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'eſt jamais ſi preſſé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en ſoit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI pere.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'eſt le meilleur ami que j'aye eu de ma vie.
Mais allons voir ſa femme, & lui faire ma cour.
Doligni, tout eſt dit. Adieu, juſqu'au retour.

SCENE III.

DOLIGNI fils, ROSETTE.

DOLIGNI fils.

IL (*à part.*)
m'aime, je le ſçais; c'eſt ſur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'eſt-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde?

DOLIGNI fils.

C'eſt que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere & d'un fils ſont toujours orageux.

DOLIGNI fils.

J'aime; & mon pere veut que j'en épouſe une autre.

ROSETTE.

Il a tort; & ſon goût devroit ſuivre le vôtre.

DOLIGNI fils.

Ce n'eſt pas ce qui doit m'embarraſſer le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment ſont-ils reçus?
Marianne ayant mis en toi ſa confiance.....

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela?

DOLIGNI fils.

Si j'ai plû, tu le ſçais.

ROSETTE.

Mauvaiſe conſéquence!

Nous ne vous faiſons point ces confidences-là.
Voyez donc !

DOLIGNI fils.

Eh ! que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour & les cœurs ſoumis à votre empire
De tous vos entretiens ne ſont pas le ſujet ?

ROSETTE.

Oh ! ce n'eſt pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI fils.

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en eſt l'objet ?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des ſujets qui ne tariſſent point.
Quand on eſt en gaieté, quelquefois on y joint
Des hiſtoriettes de fille,
Des contes de Couvent. Enfin, que ſçais-je, moi ;
On parle, on cauſe, on jaſe, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien ſouvent ſans trop ſçavoir pourquoi.

DOLIGNI fils.

Non, jamais on n'a vû de fille ſi diſcrette.

ROSETTE.

Je ſers d'exception.

DOLIGNI fils.

Sois un peu moins ſecrette.
Le Marquis, par hazard, n'eſt-il point mon rival ?

ROSETTE.

Qui, lui ?

DOLIGNI fils.

Sa couſine eſt ſi belle !....
Il fait profeſſion d'être un galant banal.
Il peut s'être aviſé d'employer auprès d'elle
Ses talens ſéducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI fils.

Ses ſuccès ont cent fois couronné ſon adreſſe.
Il ne poſſede que trop bien
L'art de rendre ſenſible à ſa fauſſe tendreſſe :

Et tant de cœurs conquis bien ou mal à propos,
Troublent le peu d'eſpoir qui pouvoit me ſéduire.

ROSETTE.

Comment, vous érigez ce Marquis en Héros ?

DOLIGNI fils.

Comment puis-je en effet balancer ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire
Pour connoître tous ſes défauts.
Peut-être à tort je la ſoupçonne;
Mais pour une jeune perſonne
L'hommage du Marquis eſt bien éblouiſſant.
Plaiſe à l'Amour que je m'abuſe!

ROSETTE.

Il eſt vrai que l'on nous accuſe
D'apporter toutes en naiſſant
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous,
Mais, ſans récriminer, croyez que parmi nous
Il eſt encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vains ſoupçons, votre eſprit ſe conſomme,
Le Marquis choiſit mieux.

DOLIGNI fils.

Eh! peut-il mieux choiſir?

ROSETTE.

Marianne eſt ſans doute extrêmement aimable:
La bonté de ſon cœur la rend ineſtimable.
C'eſt un tréſor: heureux qui pourra s'en ſaiſir!
Mais enfin par vous ſeul en ſilence adorée,
Marianne eſt preſque ignorée.
On ne la connoît point à la Ville, à la Cour:
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'eſt jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel eſt ce cher Marquis d'impreſſion nouvelle.
Un des plus grands travers qui troublent ſa cerveile,
C'eſt qu'aucune Beauté ne ſçauroit le tenter
Qu'autant qu'elle eſt de mode, & qu'il voit autour d'elle

La

La cour la plus brillante. Il aime à ſupplanter.
Plus le concours eſt grand, plus il la trouve belle.
Auſſi, pour parvenir juſqu'au ſuprême honneur
De l'avoir ſur ſon compte, il n'eſt rien qu'il n'emploie.
En un mot, ce qui fait ſa gloire & ſon bonheur,
C'eſt l'opprobre éclatant dont il couvre ſa proie,
Et la rage qu'il porte au ſein de ſes rivaux.
Voilà le ſeul exploit digne de ſes travaux.

DOLIGNI fils.

Quels travers ! car il a de l'eſprit, ce me ſemble.

ROSETTE.

L'eſprit & le bon ſens vont rarement enſemble.

DOLIGNI fils.

Tout ce que tu me dis ne me raſſure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ſes pas.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI fils, ROSETTE.

LE MARQUIS.

EH ! bon jour, Doligni... parbleu, que je t'embraſſe.

ROSETTE, *à part.*

Ces embraſſades-là ſont auſſi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce donc ? mon abord te trouble ! il t'embarraſſe !
(*Regardant Roſette.*)
J'en vois la cauſe. Allons, raſſure-toi, mon cher ;
Je fais profeſſion d'être un rival commode :
Avant qu'il ſoit peu, dans Paris,
Je veux en amener la mode,
Et mettre les amans ſur le pied des maris.
Elle n'eſt pas ſi mal au moins !

DOLIGNI *fils.*

Ceſſe de rire.
Je parlois à Roſette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toujours quelque choſe à lui dire.

DOLIGNI fils.

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.

(*Roſette hauſſe l'épaule.*)

Tiens, Roſette rougit ; elle te fait un ſigne.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit ſur un ſujet plus digne.

DOLIGNI fils.

C'étoit ſur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah ! tu fais le diſcret !
Quand on eſt tête à tête avec elle en ſecret,
Il eſt bien mal aiſé de lui parler d'une autre ;
Il n'eſt perſonne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Treve entre nous de gentilleſſe.
Si Madame vous croit un être ſi parfait,
Hé bien, à la bonne heure ; elle eſt fort la maîtreſſe.
Elle peut vous gâter comme elle a toujours fait :
Mais comme je n'ai pas la même ivreſſe qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des railleurs :
Ainſi, Monſieur, cherchez vos paſſe-tems ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Roſette ſe fâche, elle eſt encor plus belle.

ROSETTE.

Finiſſez mon éloge, & me laiſſez en paix.

LE MARQUIS.

Puiſque tu fais ſemblant de le trouver mauvais,
Je ne pouſſerai pas à bout ta modeſtie.
La petite couſine étoit donc entre vous
Le ſujet prétendu d'un entretien ſi doux ?

DOLIGNI fils.

Et vous auſſi.

LE MARQUIS.

Qui moi ? j'étois de la partie ?

ROSETTE.

Eh, vraiment oui ; Monſieur en eſt fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

ROSETTE.

Comme il vous croit un rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de ſon ombre,)
Il me communiquoit ſa crainte & ſon erreur.
Il ne pourroit voir ſans terreur
Que vous fuſſiez auſſi du nombre
De ceux que Marianne a ſoumis à ſes loix.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, Doligni ?

DOLIGNI fils.

Mais ſi j'avois le choix,
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'eſt être en ma faveur un peu trop prévenu.
(*A Roſette.*)
Eh ! que lui diſois-tu pour calmer ſes alarmes ?

ROSETTE.

Mais, nous en étions-là quand vous êtes venu :
Et j'allois à peu près lui dire, ce me ſemble,
Qu'il ne peut ſe fonder aucune liaiſon
Entre deux cœurs qui n'ont enſemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raiſon.
Il faut ſçavoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il ſe forme entre amans de ces nœuds pleins de charmes,
Que l'amour & le tems ne font que redoubler,
L'étoile n'y fait rien ; voilà tout le myſtere ;
C'eſt qu'au moins par le cœur & par le caractere
Il faut un peu ſe reſſembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle eſt d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute ; & cependant elle n'en ſera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure ?
Et d'où diable le tires-tu ?

ROSETTE.

Le bon ſens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce ſiecle commode,
Marianne ſuivra celui du bon vieux tems,
Et ne prendra jamais ces travers éclatans,
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au ſurplus, ſi dans cette occurrence
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond reſpect :
J'y rentre, & je vous fais mon humble révérence.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DOLIGNI fils.

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amuſant ;
Mais elle a l'eſprit faux.

DOLIGNI fils.

Pas tant. Mais à préſent
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle eſt plus que jolie.

DOLIGNI fils.

Elle a, comme tu ſçais, tout ce qui peut charmer ;
Marquis, l'aimerois-tu ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI fils.

Plaît-il ?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI fils.

Quelle eſt cette folie !
Ce mot eſt plus clair que le jour.

Parbleu, c'eſt ce qu'on ſent pour l'objet qu'on adore.
Aimer.... c'eſt avoir de l'amour.
C'eſt...

LE MARQUIS.

Eſt-ce que l'on aime encore ?

DOLIGNI fils.

Eſt-ce qu'on n'aime plus ?

LE MARQUIS.

De quel pays viens-tu ?

DOLIGNI fils.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vécu ?

DOLIGNI fils.

Quelle extravagance eſt la vôtre !
Vous croiriez qu'il n'eſt point de véritable amour ?

LE MARQUIS.

De véritable amour. A l'autre !
Non ; je n'en vis jamais à la Ville, à la Cour :
Et ſi j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGNI fils, *à part.*

Quelle tête !
Quant à moi, je ſoutiens, ſans me faire de fête,
Qu'on aime, & que ſans doute on aimera toujours.
Le monde eſt pleins d'amans ; il s'en fait tous les jours....

LE MARQUIS.

Que le goût des plaiſirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour propre, & ſemblables raiſons,
Engagent à former entr'eux des liaiſons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI fils.

J'oſe croire
Qu'il en eſt dont le cœur eſt vraiment enflammé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, & de ſe croire aimé.

DOLIGNI fils.

Mais Marianne a-t-elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuſer.

DOLIGNI fils.

Ah ! feindre de l'aimer, c'eſt lui faire un outrage.
Et ſi ſon cœur alloit ſe laiſſer abuſer ?

LE MARQUIS.

Hé bien, le pis aller, eſt-ce un ſi grand dommage ?

DOLIGNI fils.

Comment, vous ne feriez ſemblant de l'adorer
Que pour le ſeul plaiſir de la deshonorer,
Et d'en rire après ſon naufrage ?
Ah, Marquis, quel projet ! quelle malignité !
Si vous réuſſiſſez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte.
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
D'établir votre honneur ſur les débris du ſien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI fils.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh ! que devient la probité ?

LE MARQUIS.

Elle n'eſt point requiſe en ces ſortes d'affaires.
L'uſage & la nature, en faveur des plaiſirs,
En ont toujours banni juſqu'au moindre ſcrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ſes deſirs :
La morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI fils.

Par ma foi, ce ſyſtême eſt plein d'abſurdités.
C'eſt un aſſaſſinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu ſeras en amour une excellente dupe.
Mais, pour me réjouir, je t'allarmois exprès ;
Marianne, aujourd'hui, n'eſt point ce qui m'occupe:
Laiſſons-la marier ; & nous verrons après.

DOLIGNI fils.

La confidence eſt fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant à préſent, j'aſpire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner ; mais prête-moi l'oreille.

Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de ſon nouvel éclat.

DOLIGNI fils.

La célebre Arthénice.

LE MARQUIS.

Oui ; ce n'eſt qu'elle-même.

DOLIGNI fils.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien.

DOLIGNI fils.

J'entends. Ma ſurpriſe eſt extrême,
D'autant plus qu'elle eſt fine, & que juſques ici
De mille & mille amans pas un n'a réuſſi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien.... Diſpenſe-moi du reſte.

DOLIGNI fils.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeſte.

DOLIGNI fils.

Comment fais-tu pour plaire? Eſt-ce un don? Eſt-ce un art?
Mais enſeigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis ſalutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI fils.

Je ſens tout le beſoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI fils.

Mais vraiment j'y conſens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Eſt l'embarras ſubit, le trouble machinal,
Qui, ſans nulle raiſon, te ſaiſit & te glace,
Si-tôt qu'on te regarde, ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrêmité :
Rien ne fait plus de tort que la timidité.

Avec elle, par-tout, on eſt hors de ſa place ;
Elle ſuſpend, arrête, & fixe les reſſorts
De la langue, des yeux, de l'eſprit & du corps :
Elle en ôte l'uſage ; elle en ôte la grace ;
Sur tout ce que l'on dit, ſur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais, & ſtupide.
Tel qu'on prend pour un ſot, parce qu'il eſt timide,
Auroit de quoi paſſer pour un homme parfait.
Mais ce n'eſt pas là tout. Et ſi tu te propoſes
D'avoir des ſuccès éclatans,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoſes.
Il te manque le ton, l'air & les mœurs du tems :
Le monde où tu vas vivre exige, entr'autres choſes,
Qu'on ſoit plus amuſant que ſolide & ſenſé,
Tu ne ſçaurois parler qu'après avoir penſé.
Tu raiſonnes toujours, & jamais tu ne cauſes :
Déraiſonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer :
Un peu moins de bon ſens, & plus de badinage.
Un homme qui differte eſt un homme à noyer.
La raiſon que tu crois un ſi belle appanage,
Fut toujours le fléau de la ſociété :
Elle en chaſſe les ris, les jeux & la gaieté ;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle :
On la vante mal à propos ;
Quand on a de l'eſprit, on peut ſe paſſer d'elle :
La raiſon, tout au plus, ne convient qu'à des ſots.

DOLIGNI fils.

Tu traites la raiſon d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en ſuis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNI fils.

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas ; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI fils.

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'eſt la Fleur.

DOLIGNI fils.

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes réflexions.

SCENE VI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

Ouf!

LE MARQUIS.

Eh bien, mes commiſſions?

LA FLEUR.

Oh! palſambleu, Monſieur, ſouffrez que je reſpire.
Si vous continuez ainſi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'avec moi la fatigue eſt extrême.

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
Vous allez à votre aiſe, & vous parlez de même.
Il n'en eſt pas ainſi des malheureux piétons.

LE MARQUIS.

Reſte en place, reſpire, & point de ces dictons.

LA FLEUR.

Morbleu, je ſuis bien las de ces courſes maudites.

LE MARQUIS.

Quels papiers tiens-tu là?

LA FLEUR.

La liſte des viſites.

LE MARQUIS.

J'ai vu celle d'hier.

LA FLEUR.

Elle eſt de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon!

LA FLEUR.

Demandez au Suiſſe; oui, rien n'eſt plus certain.

LE MARQUIS.

Eh! mais la matinée eſt un tems ſolitaire.

LA FLEUR.

Il eſt certaines gens, pour certaine raiſon,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le propriétaire
De votre petite maiſon.

LE MARQUIS.

Fort bien.

LA FLEUR.

Le Tapiſſier.

LE MARQUIS.

Oui-dà!

LA FLEUR.

Le Traiteur.

LE MARQUIS.

Peſte!

LA FLEUR.

Le Loueur de carroſſe.

LE MARQUIS.

Après.

LA FLEUR.

Ainſi du reſte.

LE MARQUIS.

Ces Meſſieurs ſont venus?

LA FLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Ces gens ont-ils des gens?

LA FLEUR.

Leurs gens ſont des Sergens.
Et voici, Monſieur, de leur proſe,
Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

(*Il chante.*)

Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeux...

LA FLEUR.

Chantez, c'eſt bien prendre la choſe.

LE MARQUIS, *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LA FLEUR.

Beau diable de profit.

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu ſçu t'introduire ?

LA FLEUR.

Plus inviſiblement que n'eût fait un eſprit.

LE MARQUIS.

Comment ſe porte-t-on ?

LA FLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'inſtruire.
Comment a-t-on reçu les bijoux ?

LA FLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LA FLEUR.

C'eſt qu'il n'étoit pas jour chez elle ;
Et qu'ainſi je n'ai pu voir que ſa Demoiſelle.
Ce n'eſt pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, & je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LA FLEUR.

Quoi ! pas même, Monſieur, ce qu'on me donnera ?

LE MARQUIS.

Non ; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LA FLEUR, *à part.*

Ah ! ce ne ſera pas de rendre.
(*haut.*)
On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

LA FLEUR.

Tout-à-fait,
A ce Baron qui la pourchaſſe ;

Il prétend, dès demain, que la noce ſe faſſe.

LE MARQUIS.

Bon!

LA FLEUR.

Un petit billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS, *rêvant.*

Il faut que tout cela finiſſe.

(*à la Fleur, qui rit.*)

De quoi ris-tu? Dis donc.

LA FLEUR.

D'un tour aſſez falot,
Dont la ſuivante d'Arthénice
Vient, à votre ſujet, de régaler un ſot.
J'étois dans l'antichambre à cauſer avec elle,
En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger.

LA FLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fauſſe femelle
A penſé me déviſager.
» Va-t-en (ma-t-elle dit) au diable avec ton maître.
» Depuis aſſez long-tems il a dû reconnoître
» Qu'il prend un inutile ſoin.
» Ma maîtreſſe n'en veut, ni de près, ni de loin.
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête;
C'eſt que le vieux Baron lui-même, à pas de loup,
Venoit d'arriver tout-à-coup,
Qui mordant à la grappe, & d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geſte cavalier,
M'a flatté, ſi jamais le hazard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De deſcendre par l'eſcalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il oſât te faire cette grace.

LA FLEUR.

Eh! non pas, s'il vous plaît; ſouffrez que je m'en paſſe.
J'ai volé chez Michel, & de-là chez Paſſeau.
J'ai vu vos deux habits; ma foi, rien n'eſt ſi beau;
Je ne crois pas qu'on puiſſe en avoir de plus leſtes.
Après, j'ai, ſans aucun délai,

Eté chez la Duchapt ; & puis, chez la Boutray ;
Leurs filles ſont après à garnir vos deux veſtes ;
L'une eſt en petit jaune ; & l'autre, en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt ?

LA FLEUR.

Vous les aurez dans peu ;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou Mons la Fleur eſt ivre,
Ou ces gens ſont devenus fous.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus ſervir.

LA FLEUR.

C'eſt ce qu'ils diſent tous.
Par l'homme en queſtion, j'ai fini mes meſſages.
Seriez-vous aſſez fou pour en tâter encor ?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent ?

LA FLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un billet du triple, & de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déja pour plus que je ne dois.

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
Ils lui ſont dévolus. Ignorez-vous l'uſage ?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai beſoin, en un mot, comme en cent,
De deux mille louis.

LA FLEUR.

Quel beſoin ſi preſſant
En pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce donc qu'à mon âge
Il n'eſt pas naturel de chercher à jouir ?

LA FLEUR.

Sans être libertin, on peut ſe réjouir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin ? Le ſuis-je ?

LA FLEUR.

Ah ! mon cher Maître ;
Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc ? Dis-le moi, j'y consens.

LA FLEUR.

Eh ! parbleu, tout vous suit à la fois ; somme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Et ne sont-ce pas là des plaisirs innocens ?

LA FLEUR.

Vous les menez un train de chasse ;
Et vous indisposez le public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah ! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse ?
Peut-on empêcher les jaloux ?
Crois-moi, va, je connois le monde ;
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LA FLEUR.

En faux raisonnemens votre morale abonde.
Mais encore une fois, sçachez vous limiter.
Si vous ne changez pas tout à fait de conduite,
Empêchez que du moins on en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur qu'elle vous sacrifie :
Songez-y ; je vous signifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du couvent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut-être encor davantage.
Vous sçavez que Monsieur l'en presse assez souvent.

LE MARQUIS.

Eh, ventrebleu, va-t-en faire un tour à l'office,
Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse, & de me mettre en fond.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LA FLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LA FLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce ſoit, il me faut de l'argent.

LA FLEUR.

S'il venoit en buvant, je roulerois carroſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mad. ARGANT, ROSETTE.

Mad. ARGANT.

LE Marquis viendra-t-il ?

ROSETTE.

Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir ; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ſes pas
Il acheve à préſent de donner audience.

Mad. ARGANT.

Ah ! Roſette !

ROSETTE.

Comment, qui vous fait ſoupirer ?

Mad. ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, Madame, y peut-il conſpirer ?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuſe mere ?

Mad. ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne ſoit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis, que s'eſt-il donc paſſé?
Vous ſeroit-il moins cher?

Mad. ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours juſqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en eſt permis, quand il eſt bien placé.

Mad. ARGANT.

Eh! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE, *à part.*

Ma foi, ce n'eſt pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raiſon qui paſſera bien vîte.
(*Haut.*)
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaiſe en lui?
Il me ſemble pourtant qu'il eſt toujours de même.

Mad. ARGANT.

C'eſt de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Eh! peut-il être mieux, ſans y perdre? Il eſt bien.
(*A part.*)
S'il ceſſoit d'être un fat, il ne ſeroit plus rien.
(*Haut.*)
Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

Mad. ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui ſont néceſſaires.

Mad. ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le ſoutiens, & nous ſerons d'accord.
Quoi! trouvez-vous mauvais qu'il ſoit l'homme de France
Qui ſçait le mieux choiſir une étoffe de goût;
Qui s'habille & ſe met avec une élégance
Qu'on cherche à copier, ſans en venir à bout?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe & la frivolité?
Qu'il cherche à reſſembler aux gens de qualité?

Qu'il aime le plaiſir, & contracte des dettes ?
Eh ! n'en voulez-vous pas faire un homme de Cour ?

Mad. ARGANT.

C'eſt le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne-vous plaignez donc point.

Mad. ARGANT.

Mais es-tu bien certaine....

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en ſuis point en peine.

Mad. ARGANT.

J'en accepte l'augure.... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari ?

ROSETTE.

La demande eſt nouvelle !
Eſt-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là ?

Mad. ARGANT.

Son obſtination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, ſa prévention contre un fils ſi bien né.....

Mad. ARGANT.

Eſt le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'eſt que depuis peu que ſon humeur varie,
Qu'il a des volontés, & qu'il vous contrarie.
Il lui ſied bien, en vérité :
Il faudroit arrêter cette témérité....
Mais vous auriez la paix, ſi, pour le ſatisfaire,
(Aux dépens du Marquis, s'entend,)
Vous vouliez retirer, ainſi qu'il le prétend,
Votre fille du Cloître.

Mad. ARGANT.

Il eſt vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire?
Pour priver le Marquis de la moitié du bien ?

Mad. ARGANT.

Et m'empêcher par-là de faire un mariage,
Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien!
Votre deſſein n'eſt pas de l'en laiſſer le maître?

Mad. ARGANT.

Non vraiment; ſi cela peut être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui ſont en ma puiſſance,
Suppléer au défaut d'une illuſtre naiſſance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'eſt plus naturel qu'un ſi grand ſacrifice.
Ce projet vous eſt cher; vous l'avez réſolu.
Il faut bien, à ſon tour, que Monſieur obéiſſe.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'eſt bien aſſez d'avoir reçu, dans la maiſon,
Cette Niece Orpheline & preſque ſans fortune,
Qu'il vous fit accueillir, par la ſeule raiſon
(*à part.*)
Qu'elle porte ſon nom. Notez, par apoſtille,
Qu'elle reçoit ſa niece & refuſe ſa fille.

Mad. ARGANT.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Que c'eſt vous montrer
La tante la meilleure & la plus généreuſe
Qu'on puiſſe jamais rencontrer.

Mad. ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déja! l'aventure eſt heureuſe!

Mad. ARGANT.

Qu'il eſt mis agréablement!

SCENE II.

LE MARQUIS, Mad. ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

JE me jette à vos pieds. Je ſuis réellement
Outré, déſeſpéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, & ne point m'amuſer.
(*Il lui baiſe la main.*)
Me pardonnerez-vous?

ROSETTE, *à part.*

Ah, comme il ſçait la prendre!

Mad. ARGANT.

Roſette a ſçu vous excuſer.

LE MARQUIS.

Roſette?

ROSETTE.

Moi, Madame?

Mad. ARGANT.

Oui; ſoyez content d'elle:
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

Mad. ARGANT, *à Roſette.*

Va, compte qu'il ſçaura récompenſer ton zèle.

ROSETTE, *à part.*

Oui, déja!

Mad. ARGANT.

Mais laiſſe-nous un moment d'entretien.

SCENE III.

Mad. ARGANT, LE MARQUIS.

Mad. ARGANT.

J'Aurois à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous ſerez mieux aſſiſe.

Mad. ARGANT.

Il n'en eſt pas beſoin, reſtez.
J'exigerois de vous une entiere franchiſe.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous eſt ouvert.

Mad. ARGANT.

Vous me la promettez.

LE MARQUIS.

Dans la ſincérité mon ame eſt affermie;
J'en fais profeſſion, & ſur-tout avec vous.

Mad. ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'eſt unir à la fois les titres les plus doux.

Mad. ARGANT.

A votre âge, mon fils, & fait comme vous êtes,
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dreſſer mille embuches ſecrettes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foibleſſe,
J'excuſerois votre jeuneſſe;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous paſſez pour avoir un tendre attachement:
C'eſt une beauté rare, & qu'on m'a fort vantée;
Mais à qui votre ſort ne peut pas être joint....
Vous rougiſſez, mon fils, & ne répondez point.
Si votre ame, à préſent un peu trop enchantée,

Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur ;
J'attendrai que le tems vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer ſans répugnance
Dans des projets, pour vous, formés dès votre enfance ;
Et que, juſqu'à ce jour, je n'ai point négligés.

LE MARQUIS.

Ah ! vous méritez tout ce que vous exigez :
Oui, l'on vous a dit vrai : mais ſoyez plus tranquille.
C'eſt un amuſement frivole & paſſager,
Que mon cœur, ſans vouloir autrement s'engager,
S'eſt fait depuis peu par la ville ;
Seulement pour remplir un loiſir inutile.
Pareil attachement .... (Si pourtant c'en eſt un)
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture eſt facile ;
Rien n'eſt plus ſimple & plus commun.
De ſemblables Romans n'ont pas pour Héroïnes
Des perſonnes aſſez divines,
Pour fixer, ſans retour, ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes.
C'eſt l'eſpoir aſſuré d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaiſſe à leur rendre les armes.
Elles n'allument point de véritables feux ;
Et l'on eſt leur amant, ſans en être amoureux.

Mad. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon eſtime, & mon amour pour vous !
Ah ! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiſcrettes.
Votre établiſſement eſt l'objet le plus doux
Que ma tendreſſe ſe propoſe ;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'eſt ſur vous auſſi que mon cœur s'en repoſe.

Mad. ARGANT.

J'ai de l'ambition ; mais pour vous ſeulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas !

Mad. ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai deſtiné ;
Mais ce n'eſt pas aſſez ; & vous n'êtes pas né

Pour vivre & pour paſſer ſimplement votre vie
Dans l'indolent oiſiveté
D'une opulente obſcurité.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas là mon plan.

Mad. ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez deſſein de paroître au grand jour;
Que votre but ne ſoit de percer à la Cour :
Un bien conſidérable en applanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il ſeroit un moyen plus facile & plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit?

Mad. ARGANT.

Un mariage ; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit & l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penſer. Vous ne m'étonnez point :
Mais l'hymen, à mon âge, eſt un état bien grave.
Quoi! voulez-vous ſi-tôt que je devienne eſclave?

Mad. ARGANT.

Un mari ne l'eſt pas. Auriez-vous ſur ce point
Un peu d'averſion ?

LE MARQUIS.

Moi, Madame : Eh! qu'importe?
Quand mon averſion ſeroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le ſacrifice eſt prêt : ce n'eſt pas une affaire.
Le deſir de vous ſatisfaire
Me tiendra toujours lieu de penchant & de goût.
Mais mon pere?

Mad. ARGANT.

Ah! je ſçais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ſes refus ; mais ils ne tiendront pas.
Nous diſputons beaucoup. Après bien des débats
Votre pere s'appaiſe, & finit par ſe rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé

Que vous feriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah ciel !

Mad. ARGANT.

Il a cédé.

N'en a-t-il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état ?
Au ſujet de ce Marquiſat
Sa répugnance étoit extrême ;
Il ne vouloit pas s'y prêter :
Mais vous le deſiriez ; c'eſt ſur quoi je me fonde ;
Auſſi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde ?
Mais celui de Marquis me flatte infiniment ;
Je vous l'avoue ingénument.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon pere à cet achat, j'euſſe été très à plaindre.

Mad. ARGANT.

Cette acquiſition l'a long-tems retenu.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai ; c'eſt ce qui m'étonne.

Mad. ARGANT.

Il arrive aujourd'hui ; l'avis m'en eſt venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à ſon retour la Scene ſera bonne.
Il ne ſera pas mal ſurpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de ſon abſence.
Il ne pourra pas voir, ſans jetter les hauts cris,
Ces embelliſſemens & ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, & ce Suiſſe ſur-tout,
Ne ſeront pas trop de ſon goût.

SCENE IV.

M. ARGANT, Mad. ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

M. ARGANT.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte!

LE SUISSE.

Que voulez-vous?

M. ARGANT.

Hé! que t'importe?
Mais, eſt-ce ici chez moi?

LE SUISSE.

Çà, Monſieur, votre nom?

M. ARGANT.

Mon nom?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

M. ARGANT.

Je n'en connois pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre réponſe.
(*Un Laquais, à ſon camarade.*)
Connois-tu ça?
(*Un autre Laquais.*)
Moi? ma foi non.

LE MARQUIS.

Ah! Monſieur, pardonnez.... Madame, c'eſt mon pere.
Excuſez des valets....

M. ARGANT.

Quel eſt donc ce myſtere?

Mad. ARGANT.

C'eſt vous, Monſieur Argant?

M. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci,
Qu'une eſpece de ſinge, avec ſa barbe torſe,
Ne vouloit point du tout laiſſer entrer ici:

Il

Il a preſque fallu que j'uſaſſe de force.

LE MARQUIS.

Un Suiſſe comme un ſot fait toujours ſon métier.

M. ARGANT.

Vous avez pris un Suiſſe?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. ARGANT.

Pourquoi faire?

LE MARQUIS.

Un Suiſſe eſt à la porte un meuble néceſſaire.

M. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux Portier.
Et ce tas de Valets dont l'antichambre eſt pleine,
Eſt-il d'ici?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être ſervi.

M. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS.

Chacun a ſon emploi.

M. ARGANT.

Fort bien, j'en ſuis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, Monſieur?

M. ARGANT.

Déja deux ou trois fois
Ce titre de Monſieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous ſerviez pas d'épithète pareille.
Le nom de pere eſt-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à préſent ſortir de votre bouche?
Il faut que cela ſoit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de reſpect,
Et j'ignore pourquoi Monſieur s'en formaliſe.

M. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le diſe,

Ce cérémonial me paroît fort ſuſpect;
Et c'eſt la vanité qui l'a mis en uſage.
Je ſçais que chez les Grands il eſt autoriſé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'eſt impatroniſé;
Il s'eſt même gliſſé juſques dans la roture:
Mais il n'eſt pas moins vrai qu'il bleſſe la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sçachez, en m'appellant par mon nom véritable,
Que le titre de pere eſt le plus reſpectable
Qu'un fils puiſſe donner à l'auteur de ſes jours.

Mad. ARGANT.

Il eſt vrai; mais enfin je ſçais qu'au fond de l'ame
Il ne m'aime pas moins pour m'appeller Madame.

M. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas;
C'eſt une affaire à part; je n'en veux point connoître.

SCENE V.

UN COUREUR, M. ARGANT, Mad. ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT.

QUelle eſt cette autre eſpèce? Où s'adreſſent tes pas?

LE COUREUR.

Ici.

M. ARGANT.

Qu'es-tu?

LE COUREUR.

Coureur.

M. ARGANT.

Qui cherches-tu?

LE COUREUR.

Mon maître.

M. ARGANT.

Quel eſt-il?

LE COUREUR.

Hé, parbleu, c'eſt Monſieur le Marquis.

M. ARGANT.

Quel Marquis?

LE COUREUR.

Le voilà.

M. ARGANT.

Qui donc?

Mad. ARGANT.

Hé, c'eſt mon fils.

M. ARGANT.

Lui?

Mad. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS, *au Coureur, qui lui donne un billet.*

Va-t-en.

SCENE VI.

M. ARGANT, Mad. ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT.

C'Eſt ainſi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. ARGANT.

De quel droit? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

M. ARGANT.

Qui ſont-ils donc?

LE MARQUIS.

D'abord,

N'avez-vous pas l'honneur d'être né Gentilhomme?

M. ARGANT.

Un peu : mais eſt-ce aſſez pour s'appeller Marquis?

Argant, vous êtes fou.

Mad. ARGANT.

N'avez-vous pas acquis ...

M. ARGANT.

Eh quoi?

Mad. ARGANT.

Ce Marquisat que nous avions en vue;
Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue?

M. ARGANT.

Un Marquisat?

Mad. ARGANT.

Est-il acheté?

M. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! Madame....

Mad. ARGANT.

Ah! Monsieur....

M. ARGANT.

Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

M. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

Mad. ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

M. ARGANT.

Palsambleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah Ciel! est-il possible!

Mad. ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

M. ARGANT.

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Être aussi fou que lui? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes métairies,
Pays gras, terre à bled.

LE MARQUIS, *à part.*

Mais quelles gueuſeries !
Mon pere eſt bien déſeſpérant !

M. ARGANT.

Ces acquiſitions, je vous en ſuis garant,
Valent mieux que dix Seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

Mad. ARGANT.

Sçachez vous contenir ;
Ou plutôt, laiſſez-nous ; je vais l'entretenir.

SCENE VII.

M. ARGANT, Mad. ARGANT.

Mad. ARGANT.

VOus êtes bien cruel !

M. ARGANT.

Moi ? la plainte eſt nouvelle !

Mad. ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez ; mais vous ne m'aimez point.

M. ARGANT.

Fort bien : mécontentez une femme en un point,
Tout le paſſé s'oublie, & n'eſt plus rien pour elle.

Mad. ARGANT.

Oui, je ſuis une ingrate ; allons, accablez-moi ;
Ne ménagez plus rien. Ah ! que je ſuis outrée !

M. ARGANT.

Ma femme, ſans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une terre titrée ?
Que diable ! un Marquiſat n'a pas le ſens commun.

Mad. ARGANT.

Eh, pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un ?
Il n'eſt pas aſſez noble, & la terre eſt trop chere :
Sont-ce là des raiſons d'un homme de bon ſens ?
Non, Monſieur ; vous voulez, je le vois, je le ſens,

Mortifier le fils, déſeſpérer la mere.
Vous vous laſſez de moi.

M. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon ?

Mad. ARGANT.

Que je ſuis malheureuſe !

M. ARGANT.

Ah ! c'eſt une autre affaire.
Ayons ce Marquiſat. Il faut vous ſatisfaire.

Mad. ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Eſt-il tems d'écouter un frivole ſcrupule ?

M. ARGANT.

Argant ſera Marquis.

Mad. ARGANT.

Eh, ſans doute. Autrement
Ce ſeroit le couvrir du plus grand ridicule.

M. ARGANT.

Je vais écrire.

Mad. ARGANT.

Promptement....

M. ARGANT.

Oui.

Mad. ARGANT.

Je vous attendois avec impatience ;
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance
Pour mon fils.

M. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

Mad. ARGANT.

On propoſe une fille aimable & de naiſſance,
Et qui même appartient à plus d'une Puiſſance.

M. ARGANT.

C'eſt-à-dire qu'elle n'a rien.

Mad. ARGANT.

Mon fils eſt aſſez riche. Un ſi grand mariage
Lui procure, entr'autre avantage,
Une entrée à la Cour, avec un Régiment,
Il ne trouveroit plus d'occaſion ſi belle.

M. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous ?

Mad. ARGANT.

Et mais apparemment
Que j'assure mon bien.

M. ARGANT.

C'est une bagatelle.
Et ma fille ?

Mad. ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet,
Réveiller le procès que nous avions ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet ?

M. ARGANT.

Mais, ma femme....

Mad. ARGANT.

Mais quoi ! tout est dit, ce me semble ;
Dans cet asyle heureux & par elle chéri,
Où le Ciel doit avoir accoutumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie ;
Où peut-elle être mieux ?

M. ARGANT.

Avec un bon mari.

Mad. ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprendre ?
C'est Monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCENE VIII.

M. DOLIGNI pere, M. ARGANT.

M. DOLIGNI pere.

VOus voilà de retour ! On vient de me l'apprendre :
Aussi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je pense ?

M. ARGANT.

Ma femme....

M. DOLIGNI pere.

Hé bien, quoi donc?

M. ARGANT.

Vient de me désoler.

M. DOLIGNI pere.

Si-tôt?

M. ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence....

M. DOLIGNI pere.

C'est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler?

M. ARGANT.

Non.

M. DOLIGNI pere.

Pourquoi, je vous prie?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

M. ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.
Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins.

M. DOLIGNI pere.

Je n'en prends jamais pour mon compte,
Je n'ai que ceux de mes amis.

M. ARGANT.

Ma femme, & j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Epriſe, pour ſon fils, d'une amitié trop tendre,
Elle penſe à lui ſeul & ne veut point de gendre.

M. DOLIGNI pere.

Je le ſçavois déja. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promeſſe.

M. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en ſera la maîtreſſe?

M. DOLIGNI pere.

N'ayez point, là-deſſus, de débats ſuperflus.
Par une autre raiſon qui n'eſt pas moins contraire,
Ce mariage-là n'auroit pas pu ſe faire.
Mon fils, à ce ſujet, implore ma pitié.
Il aime éperdument une jeune perſonne,

Digne

Digne de ſa tendreſſe & de mon amitié.

M. ARGANT.

Il a donc votre aveu?

M. DOLIGNI pere.

Mais oui, je le lui donne.

M. ARGANT.

Hélas!

M. DOLIGNI pere.

Son choix fera mon bonheur & le ſien.

M. ARGANT.

J'eſpérois pour ma fille une chaîne ſi belle,
Et qu'un jour votre fils ſeroit auſſi le mien.
D'ailleurs, cette beauté qu'il aime, quelle eſt-elle?

M. DOLIGNI pere.

Marianne.

M. ARGANT.

Ma niece?

M. DOLIGNI pere.

Oui, depuis quatre mois,
Il n'a pas pu la voir ſans y fixer ſon choix.

M. ARGANT.

Marianne eſt l'objet dont ſon ame eſt charmée?

M. DOLIGNI pere.

La préſence décide; on ſe prend par les yeux:
S'il eût vu votre fille, il l'eût ſans doute aimée.

M. ARGANT.

Son choix revient au même: il n'en ſera pas mieux.
Voyez en même tems ma douleur & ma joie.
Ouvrez-moi votre ſein: que mon cœur s'y déploye,
Comme un dépôt ſacré, recevez un ſecret
Que ma tendre amitié vous taiſoit à regret.
Cette jeune Orpheline, où tant de beauté brille,
Que votre fils adore, & que vous chériſſez....

M. DOLIGNI pere.

Hé bien.... Vous vous attendriſſez?

M. ARGANT.

Cette niece....

M. DOLIGNI pere.

Achevez.

M. ARGANT.

Marianne eſt ma fille.

M. DOLIGNI pere.

Que m'apprenez-vous là?

M. ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'inſçu de ſa mere,
De retirer ici cette fille ſi chere,
Qu'elle vouloit laiſſer dans un Cloître éternel.
Marianne ſe croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle ſoit chez ſon pere.

M. DOLIGNI pere.

Bon!

M. ARGANT.

Elle eſt dans la bonne foi.

M. DOLIGNI pere.

Comment a-t-elle pu vous croire?

M. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une Hiſtoire.
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'eſt ce qui m'a ſervi; d'autant plus que ma fille,
Qui fut miſe en Couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de ſa famille,
Et n'a vu de ſa vie aucun de ſes parens.
N'ayant pas pu gagner ſur ma femme obſtinée
D'aller, juſqu'à Poitiers, voir cette infortunée,
Et n'étant que trop ſûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à ſon fils cette triſte victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'eſt la néceſſité qui m'en a fait la loi;
Et c'eſt, pour m'excuſer, ſur quoi je me retranche.

M. DOLIGNI pere.

Le ſcrupule eſt plaiſant! Vous me faites pitié.
Eh! trompez ſans regret votre chere moitié.
Attraper une femme, eſt prendre ſa revanche.

M. ARGANT.

En un mot, j'ai pris ce détour.

M. DOLIGNI pere.

Il eſt aſſez bon, ce me ſemble.

M. ARGANT.

Et je n'ai ſi long-tems retardé mon retour,
Que pour les mieux laiſſer s'accoutumer enſemble.
Marianne a de quoi charmer :
Et je m'en vais ſçavoir ſi, pendant mon abſence,
Ses charmes & ſon innocence,
De ſon aveugle mere ont pu la faire aimer....
La voici qui paroît. Laiſſez-nous, je vous prie.
Sur-tout ne dites point ce que je vous confie,
Pas même à votre fils.

SCENE XI.

MARIANNE, M. ARGANT.

M. ARGANT.

Comment vont nos projets ?
Apprends-moi quel ſuccès a couronné ton zèle.
Sur le cœur de ta tante as-tu fait des progrès ?
Dis-moi, ma chere niece, es-tu bien avec elle ?
Tu ſçais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point néceſſaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

M. ARGANT.

Tout a donc réuſſi ;
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Préſumez un peu moins de mon foible talent.
Il eſt vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma tante,
Je ne me faiſois point un effort violent :
Que dis-je ? un ſentiment que je ne puis comprendre,
A mon obéiſſance a ſervi de ſoutien ;
Et mon cœur, étonné de ſe trouver ſi tendre,
N'a, je crois, rien omis pour mériter le ſien ;
Mais....

M. ARGANT.

L'heureuſe nouvelle ! Acheve ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot ; qu'il ſerve à t'animer.
Mariage, fortune, eſpérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, & de t'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur eſt la vôtre !

M. ARGANT.

Par des arrangemens que la fortune a faits,
Ma femme eſt ta reſſource ; & tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ſes moindres bienfaits.

M. ARGANT.

Comment donc ?

MARIANNE.

Etouffez une douce eſpérance
Qui n'a ſervi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu diſſiper,
Ni vaincre ſon indifférence.
C'eſt un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop ſon cœur ; il m'eſt inacceſſible :
Ce n'eſt que pour ſon fils qu'il peut être ſenſible :
Il l'occupe, & n'y laiſſe aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne ſçais ſi mes ſoins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'inſiſter davantage.

M. ARGANT.

Eh, que veux-tu de moi ?

MARIANNE.

Que vous me laiſſiez fuir ;
Et rentrer au couvent d'où vous m'avez tirée.

M. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grace à mes pleurs.
En vous la demandant mon ame eſt déchirée.
Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
Vous ſupporterez ma retraite.

M. ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raiſons pour ne pas conſentir
A te laiſſer aller ſuivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah ! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon déſert empoiſonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes deſirs
Dans ſa tranquillité profonde.
C'eſt lorſqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaiſirs.
Que je m'en vais l'aimer ! Qu'elle me ſera chere !
Je n'y ſentirai plus le poids de ma miſere.
Hélas ! je l'ignorois dans mon obſcurité :
J'y vivois, ſans me voir ſans ceſſe humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité :
Permettez qu'à jamais j'y puiſſe être oubliée.

M. ARGANT.

Non : c'eſt un deſſein pris, où je ſuis affermi.
Je te veux marier ; & je t'ai deſtinée
Au fils de mon plus cher ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il eſt à ton gré, comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis ! Ah ! fort bien.
La pudeur fut toujours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il ſera ton époux...
Quel eſt cet inconnu qui marche ſur nos traces !

SCENE X.

UN MAITRE D'HOTEL, M. ARGANT, MARIANNE.

LE MAITRE D'HOTEL.

MAdemoiſelle, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Tout doux.

Ce vieux Monſieur-là, ſauf ſon reſpect & le vôtre;
Hé bien !... eſt-ce Monſieur ?

MARIANNE.

Oui.

LE MAITRE D'HOTEL.

Lui ? j'en ſuis ravi.

M. ARGANT.

Quel eſt cet importun ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'eſt le Maître d'Hôtel.

LE MAITRE D'HOTEL, *mettant ſa ſerviette ſur l'épaule.*

Monſieur, on a ſervi.

M. ARGANT.

(*A Marianne.*)
Préſente-moi.... je crains de faire des bévues.
Que diable ! A chaque pas je tombe ici des nues.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. ARGANT, M. DOLIGNI, pere.

M. DOLIGNI pere.

VOus rêvez ?

M. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que dépourvu de biens (car jamais je n'en eus,)
Je m'en fus à la Martinique,

Où j'épouſai Madame Argant,
Il faut que mon eſprit ſoit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

M. DOLIGNI pere.

Ami, c'eſt l'un & l'autre. Après trente ans d'abſence,
A peine revenu depuis ſix mois en France,
Dont vous avez paſſé le tiers hors de Paris,
Tout vous paroît nouveau. Ne ſoyez pas ſurpris
Si vous ne ſçavez plus les êtres.
Mais rendons-nous juſtice, & n'ayons plus d'humeurs.
Nous ſommes vieux, les tems amenent d'autres mœurs.
Avions-nous conſervé celles de nos ancêtres ?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, & roulera toujours de mal en pis:
Par une extravagance, une autre eſt abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au ſujet du dîner,
Je vous faſſe un aveu naïf & véritable.
Excepté le rôti, je n'ai pu deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a ſervis à table.

M. DOLIGNI pere.

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être ſorcier pour ſçavoir ce qu'on mange.
C'eſt encore au deſſert où j'ai ri de pitié,
De nous voir aſſommés d'un fatras de verrailles,
Garni de marmouſſets & d'arbuſtes confus,
Qui font un bois taillis où l'on ne ſe voit plus
Qu'au travers de mille brouſſailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître Valet, par d'autres eſcorté,
Eſt une heure à ranger ſur le lieu de la ſcene;
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives, d'ailleurs! je veux être pendu,
Oui, ſi j'ai rien compris, ſi j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous enſemble.
Tous les fous de Paris étoient de ce repas.

M. DOLIGNI pere.

Doucement. Vous n'y penſez pas.
Ce ſont de beaux eſprits que le Marquis raſſemble,
Et qui, dans votre hôtel, ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miſéricorde ! Quel fléau !
Quel déluge maudit d'inſectes incommodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs & de pagodes.
Mais enfin laiſſons-là ces propos ſuperflus ;
Revenons au ſujet qui me touche le plus.
C'eſt Marianne. Hé bien, m'avez-vous fait la grace
De parler à ma femme ?

M. DOLIGNI pere.

Oui, mais je ne tiens rien :
Elle veut au Marquis aſſurer tout ſon bien ;
Et je ne compte pas que ce deſſein lui paſſe,
A moins que votre fille...

M. ARGANT.

Il n'eſt donc plus d'eſpoir :
J'eſpérois que ſes ſoins, ſa tendreſſe & ſes charmes,
Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir :
Elle n'a recueilli que des ſujets de larmes.

M. DOLIGNI pere.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laiſſer charmer ?

M. ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas ! je rapportois cette douce eſpérance.
Quel retour ! je ne puis y penſer ſans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet & le piege ont tourné contre moi.

M. DOLIGNI pere.

Votre poſition eſt fâcheuſe.

M. ARGANT.

Ah ! ſans doute.

M. DOLIGNI pere.

Votre embarras eſt des plus grands ;
Et pour vous en tirer, il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme ?

M. ARGANT.

Autant que mes enfans,
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh ! depuis notre hymen l'union la plus belle
A reſſerré des nœuds que l'amour a formés.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma miſere profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés,
Je lui plus. Il fallut vaincre la réſiſtance
De parens qui pouvoient s'oppoſer à ſon choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les loix.
Cependant mon bonheur, ou plutôt ſa conſtance,
Après bien des refus & de mortels ennuis,
Me rendit poſſeſſeur d'une épouſe adorable,
Qui jouiſſoit déja d'un bien conſidérable,
Que des ſucceſſions ont augmenté depuis.
Je m'en ſouviens ſans ceſſe avec reconnoiſſance.

M. DOLIGNI pere.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au couvent.

M. ARGANT.

Entre nous,
Ce ſacrifice-là n'eſt pas en ma puiſſance.
Ma fille !... Non, Monſieur, je ne puis m'en priver.
Pour la ſacrifier, la victime eſt trop chere.

M. DOLIGNI pere.

Hé bien, quoi qu'il puiſſe arriver,
Votre fille eſt chez vous, déclarez-vous ſon pere.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce myſtere.
Si vous n'oſez le haſarder,
Je vous offre mon miniſtere.
Une femme en courroux m'embarraſſe fort peu.
Entre la mienne & moi la paix étoit ſi rare,
Que je ne ſuis pas neuf en pareille bagarre
Moi, j'oppoſe à leur premier feu
Un flegme des plus ſalutaires,
Il en eſt, ſans comparaiſon,
Tout comme des enfans mutins & volontaires :
Quand la force leur manque, ils entendent raiſon.

Au ſurplus, vous touchez au moment de la criſe.
Songez que votre femme, au gré de ſon eſpoir,
Va remplir le projet dont elle eſt trop épriſe;
Que, ſans doute, on fera les accords dès ce ſoir;
Qu'il eſt tems de parler en pere de famille,
En maître, s'il le faut, & ſi vous le pouvez.

M. ARGANT.

Que j'appréhende !...

M. DOLIGNI pere.

Quoi ? Qu'eſt-ce que vous avez ?

M. ARGANT.

Et ſi ma femme alloit faire enlever ſa fille,
Et ſe rendre en ſecret maîtreſſe de ſon ſort !
Voilà ce que je crains ſi je romps le ſilence.
Suppoſé que l'accès d'un aveugle tranſport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les perſécutions feront le même effet;
Et ſa mauvaiſe humeur ne ceſſant de s'accroître,
Obligera ma fille à préférer le cloître.

M. DOLIGNI pere.

Il faudra tenir bon, peut-être...

M. ARGANT.

C'eſt un fait.
Je voudrois conſerver la paix dans ma famille....
Il me vient un moyen. S'il eſt de votre goût,
Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente,
Hé bien, ſeriez-vous homme à vous en contenter ?

M. DOLIGNI pere.

Ceci change la thèſe; elle eſt bien différente.

M. ARGANT.

Je le ſçais, je n'oſois preſque vous en parler.

M. DOLIGNI pere.

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

M. ARGANT.

Ah ! mon cher....

M. DOLIGNI pere.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me mene.

Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

M. ARGANT.

Mais Marianne vient.

SCENE II.

MARIANNE, M. ARGANT, M. DOLIGNI pere.

MARIANNE.

Madame Argant m'envoie...

M. ARGANT.

Tant mieux, j'en ai bien de la joie.

MARIANNE.

Ah ! mon oncle, le diriez-vous ?
Pour la premiere fois, elle m'a careſſée,
M'a donné les noms les plus doux.

M. DOLIGNI pere.

Elle eſt donc bien intéreſſée
Au ſuccès du meſſage.

MARIANNE.

Elle en eſpere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié ſi tendre ;
Qu'il n'eſt rien, près de vous, dont je ne vienne à bout ;
Et ſi je réuſſis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit ſoin de mon deſtin.
C'eſt au ſujet de mon couſin.

M. ARGANT.

Juſtement.

MARIANNE.

Et pour ſa fortune,
Que je viens, au haſard, de vous être importune.

M. ARGANT.

Ah ! ſi c'eſt pour Argant, le ſort en eſt jetté.
Que veut-elle ? quelle eſt cette grace ſi grande ?

MARIANNE.

C'eſt l'hymen de ſon fils, tel qu'il eſt projetté.

M. ARGANT.

Marianne, eſt-ce à toi d'appuyer ſa demande ?

MARIANNE.

A qui donc ? Pour tous deux j'implore vos bontés.
C'eſt l'établiſſement le plus conſidérable....
Vous la déſeſpérez, ſi vous n'y conſentez ;
C'eſt faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT.

Prétendre que ſon fils ſoit le ſeul poſſeſſeur
Et l'unique héritier de toute ſa fortune !
Et ma fille ?

MARIANNE.

Eſt-il vrai que vous en ayez une ?

M. ARGANT.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la ſœur ?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la premiere à la perſécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal ; & ſi mon zele....

M. ARGANT.

Mais, tiens : pour me réſoudre, & pour m'exécuter ;
Je m'en rapporte à toi. Tu ſçais ce qu'on propoſe ;
Suppoſé que tu ſois cet enfant malheureux
A qui ſa mere apprête un ſort ſi rigoureux,
Prends ſa place un moment, fais en ta propre cauſe ;
Et ne conſulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE.

Je me ſerois déja prononcé mon arrêt.

M. ARGANT.

Quoi ! malgré les ſoupirs & les larmes d'un pere....

MARIANNE.

Pourrois-je aſſurer mieux le repos de ſes jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma mere ?
A quoi me ſerviroit de m'obſtiner toujours
A braver mon deſtin ? Quelle en ſeroit l'iſſue ?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour,
De déchirer toujours le ſein qui m'a conçue,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me conſulter dans cette conjoncture ?
Toute autre, & votre fille auſſi,
Vous en diroit autant ; & je ne ſers ici

Que d'interprete à la nature.

M. ARGANT.

(*A M. Doligni.*)

Tu me perces le cœur. Jugez donc ſi j'ai lieu
De déclarer ſon ſort.

M. DOLIGNI pere.

C'eſt votre femme. Adieu.

M. ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

M. ARGANT, Mad. ARGANT, MARIANNE.

Mad. ARGANT.

HE bien, votre entremiſe
A-t-elle eu la faveur que je me ſuis promiſe ?
Ce que j'en attendois étoit des plus aiſés.

M. ARGANT.

Ah ! vous pouvez compter ſur elle en toute choſe.
On ne peut mieux plaider une méchante cauſe.

Mad. ARGANT.

Eh, l'a-t-elle gagnée ?... Hé quoi, vous vous taiſez ?

M. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi ?

Mad. ARGANT.

Quel eſt donc ce langage ?

M. ARGANT.

Ne vous ſouvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'eſt pas l'unique & le ſeul gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné ?
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encor un conçu dans votre ſein.
Voyez quel eſt votre deſſein,
Si vous en conſervez un ſouvenir fidele.

M. ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort :
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le ſort,
Quand nous l'envoyâmes en France

Pour être élevée au couvent,
Etoit dans ſa plus tendre enfance.

M. ARGANT.

Hélas ! je me le ſuis reproché bien ſouvent.

Mad. ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revue.
Dans mon cœur, il eſt vrai, l'abſence a triomphé.
L'éloignement, l'oubli, le tems, ont étouffé
La tendreſſe que j'aurois eue,
Si vous aviez laiſſé cet enfant ſous mes yeux.
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire.
Eh ! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulûtes pas : il a fallu vous plaire;
Et mon fils en a profité.

MARIANNNE.

Mais ma tante a raiſon ; elle ſe juſtifie.
C'eſt votre faute à vous.

M. ARGANT, *à Marianne.*

Laiſſe-moi, je te prie.
Vous verrez que c'eſt moi qui manque d'équité!
Tout peut ſe réparer. Daignez voir votre fille;
Que je vous la préſente ; accordez-moi ce bien.

Mad. ARGANT.

Que faire d'une enfant qui n'eſt au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui, ſans doute, en a pris l'air, l'eſprit & le goût ?
Monſieur, il n'eſt plus tems. Et j'oſe vous répondre
Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde, y joue un triſte rôle.
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de Province eſt une triſte école.

MARIANNE.

Sans doute.

M. ARGANT.

A Marianne, on peut s'en rapporter.
Elle ſort du couvent. Voyez un peu ma niece ;
Oui, voyez comme elle eſt : vous connoiſſez auſſi
Son eſprit, & ſa gentilleſſe :
Elle a tout à fait réuſſi.

Mad. ARGANT.

On ne compare point une perſonne unique.

M. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Mad. ARGANT.

Il vous plaît, au ſurplus, de me faire un procès
Bien gratuit au ſujet de cette préférence,
Que j'accorde à mon fils.

M. ARGANT.

Mais, oui, c'eſt un excès.

Mad. ARGANT.

Eſt-ce une nouveauté ? Suis-je la ſeule en France ?
Nous avons deux enfans : mais l'uſage m'abſout,
Si j'en laiſſe un des deux au fond d'une clôture.

M. ARGANT.

L'égalité, Madame, eſt la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Mad. ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon eſpoir & le vôtre ?
Il eſt bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

M. ARGANT.

La nature ſans doute en a fait un prodige !

Mad. ARGANT.

Elle a verſé ſur lui ſes plus précieux dons.
Il peut aller à tout, ſi nous le ſecondons.

M. ARGANT.

Peut-on donner dans ce preſtige ?

Mad. ARGANT.

Il eſt homme d'eſprit.

M. ARGANT.

Qui diable ne l'eſt pas ?

Mad. ARGANT.

Homme d'eſprit !

M. ARGANT.

Mais oui ; rien n'eſt plus ordinaire.

C'eſt un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne ſont bien ſouvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour eſprit dans le ſiecle où nous ſommes
N'eſt, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole efferveſcence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un tranſport;
Que l'on nomme autrement, faute de connoiſſance,
Proverbes, quolibets, folles alluſions,
Pointes, frivolités plaiſamment habillées,
Quelque ſuperficie, & des expreſſions
Artiſtement entortillées;
Joignez-y le ton ſuffiſant,
Voilà les qualités de l'eſprit d'à préſent.
Pour moi, mon avis eſt, dût-il paroître étrange,
Que ces petits Meſſieurs, qui ſont ſi floriſſans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange,
Tout ce qu'ils ont d'eſprit, pour un peu de bon ſens.

SCENE IV.

LE MARQUIS, M. ARGANT, Mad. ARGANT, MARIANNE.

LE MARQUIS.

MAis, Madame, à propos, ſuivant toute apparence,
Mon mariage projetté
Pourroit ce ſoir être arrêté.

Mad. ARGANT.

J'en ai du moins quelque eſpérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçu vingt complimens:
Et nous ne ſongeons pas aux préſens qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il ſeroit néceſſaire
D'aller,

D'aller, chez l'Empereur, choiſir des diamans.
Il convient d'envoyer demain les pierreries :
C'eſt l'ordre ; & l'on ne peut, quand on eſt régulier,
Manquer à ces galanteries.

Mad. ARGANT.

Il eſt vrai : j'allois l'oublier.
Vous avez bien raiſon ; c'eſt penſer à merveille.

M. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je viens de commander que l'on mît vos chevaux.

M. ARGANT.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une ſœur.

Mad. ARGANT.

(*Au Marquis.*)
Eſt-ce là ſon affaire ? Allez, je vais vous ſuivre.

M. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre ;
Je comptois y paſſer des jours pleins de douceur,
Et mourir ſatisfait de ſon ſort & du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne ſçais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'égalité devroit regner dans tout le reſte.
Souffrirez-vous qu'elle ait un deſtin ſi funeſte ?
Parlez. Mes ſentimens vous ſont aſſez connus.
Parlez donc ; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponſe,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'eſt à vous l'un & l'autre à régler ſa fortune.
Je ne ſçais point blâmer la généroſité.

M. ARGANT.

La généroſité ! Mais ce n'en eſt point une :
Ce que j'exige ici n'eſt que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces diſtinctions, je vous laiſſe le maître.

Quant à moi, j'ai, Monſieur, un trop profond reſpect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

M. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu ſuſpect.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas qu'une ſœur, que je n'ai jamais vue,
Ne m'intéreſſe auſſi. Vous n'avez pas beſoin
De me piquer d'honneur. Le ſang parle de loin :
Mais....

M. ARGANT.

Hé bien, quelle eſt donc cette crainte imprévue ?
Daigneriez-vous m'en éclaircir ?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremiſe.....
Et.... ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir,
D'échouer dans cette entrepriſe,
Hé bien, vous m'en accuſerez.
Qu'en arrivera-t-il ? Que vous me haïrez ?
Cette affaire eſt trop délicate.
Et Madame, d'ailleurs, paroît tacitement
M'ordonner aſſez nettement
De ne m'en pas mêler.

M. ARGANT.

Votre prudence éclate !

LE MARQUIS.

Mon ſilence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je ſerai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCENE V.

M. ARGANT, Mad. ARGANT, MARIANNE.

Mad. ARGANT.

Ainſi, vous n'avez point de reproche à lui faire ?

M. ARGANT.

(*A part.*)
Il faut d'un autre ſens retourner cette affaire.

(*Haut.*)

Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien,
Cinquante mille écus de rente,
Francs & quittes de tout ; du moins je ne dois rien.
Je crois que, pour Argant, la choſe eſt différente.
N'importe. De ſa ſœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me reſtrains pour elle au tiers, & même au quart.
Avec ſa légitime on voudra bien la prendre ;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

Mad. ARGANT.

Que me dites-vous là ?

M. ARGANT.

N'en doutez nullement.

Mad. ARGANT.

Qui voudroit s'en charger ?

M. ARGANT.

Acceptez ſeulement.

Mad. ARGANT.

(*A part.*)

C'eſt encore un prétexte, une ruſe nouvelle,
Pour m'engager toujours, ſur ce trompeur eſpoir,
A retirer ma fille.

M. ARGANT.

Hé bien ?

Mad. ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous, par haſard, quelque parti pour elle ?

M. ARGANT.

Oui.

Mad. ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Eſt-ce une affaire ſûre & prompte à terminer ?

M. ARGANT.

(*Bas à Marianne.*)

Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

SCENE VI.

M. ARGANT, Mad. ARGANT.

Mad. ARGANT.

MAis eſt-ce un ſujet qui convienne ?

M. ARGANT.

A merveille.

Mad. ARGANT, *à part.*

Tans pis.

M. ARGANT.

Je ſuis ſa caution.

Mad. ARGANT, *à part.*

Ah ! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

M. ARGANT.

(*A part.*)

Il faut frapper le coup.

Mad. ARGANT, *à part.*

Quelle eſt donc ſa penſée ?

M. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention,
La plus injuſte & la plus dure,
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiſer au fond d'une triſte clôture.

SCENE VII.

M. DOLIGNI pere, MARIANNE, M. ARGANT, Mad. ARGANT.

M. ARGANT.

QUels qu'ils ſoient, vrais ou faux ;
Telle qu'elle eſt enfin, on offre de la prendre ;
Et le fils de Monſieur, ſi vous le permettez....

MARIANNE, *à part.*

Ah Ciel !

M. ARGANT.

Avec plaiſir deviendra votre gendre.

Mad. ARGANT.

(*Bas à M. Argant.*)

Quoi ! le fils de Monſieur.... Vous me compromettez.

M. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE, *à part.*

Dieu ! Que viens-je d'entendre ?
Ah ! quelle trahiſon !

Mad. ARGANT.

Monſieur nous fait honneur.

M. DOLIGNI pere.

Ce ſera pour mon fils le comble du bonheur.

Mad. ARGANT.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je ſçais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut ſe rendre.

M. DOLIGNI pere.

Mon fils ne peut jamais être mieux aſſorti.

Mad. ARGANT.

(*A Marianne.*)
Qu'on le faſſe venir.

MARIANNE.

Madame, il eſt ſorti.

Mad. ARGANT.

Tout à l'heure il étoit là-dedans ; qu'on y voie.

MARIANNE.

Il doit avoir pris ſon parti.

Mad. ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez ; faites qu'on me l'envoie.

MARIANNE.

(*A part.*)

Bon, le voici qui vient.

M. ARGANT, *bas à Doligni pere.*

Il n'eſt pas averti.

SCENE VIII.

M. DOLIGNI fils, M. ARGANT, Mad. ARGANT, M. DOLIGNI pere, MARIANNE.

Mad. ARGANT.

Meſſieurs, il vous plaira de garder le ſilence :
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité ſe taiſe abſolument ;
Qu'il ſoit libre. Je veux qu'il parle en aſſurance ;
Autrement, marché nul ; je vous le dis d'avance,
Je reprends ma parole & mon conſentement.

M. DOLIGNI fils.

Le Marquis vous attend avec impatience.

Mad. ARGANT.

Monſieur, j'aurois beſoin d'un éclairciſſement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

M. DOLIGNI fils.

Vous voyez mon ſaiſiſſement.

Mad. ARGANT.

La deſireriez-vous ?

M. DOLIGNI fils.

Ah ! ſi je la deſire !
Si je ſoupire après ce précieux inſtant !
C'eſt avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE, *à part.*

Qui n'eût dit qu'il m'aimoit ?

Mad. ARGANT.

Hé bien, ſoyez content.

L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre eſpoir.

MARIANNE.

(*à part.*)
Hélas ! c'en eſt donc fait.

Mad. ARGANT.

Il m'eſt bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

M. DOLIGNI fils.

Votre fille ?

Mad. ARGANT.

Eh qui donc ?

DOLIGNI fils, *à part.*

La foudre m'a frappé.
Ah Ciel ! quelle erreur m'a trompé !

Mad. ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je !

M. DOLIGNI fils.

Il eſt inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez ſans doute un bien ineſtimable.
Mon pere, épargnez-vous ces ſignes ſuperflus ;
Je ne puis, mon déſordre a trop ſçu me confondre.

Mad. ARGANT.

(*à M. Doligni pere.*) (*à M. Doligni fils.*)
De grace, laiſſez donc..... Ne pourrai-je ſçavoir ?....

M. DOLIGNI fils.

L'excès de vos bontés ne pouvoit ſe prévoir :
Je ſuis déſeſpéré de n'y pouvoir répondre.

M. DOLIGNI pere, *bas à ſon fils.*

Tu ne ſçais pas le bien que tu vas refuſer.

M. DOLIGNI fils.

(*à ſon pere.*) (*à Mad. Argant.*)
Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop ſenſible
A mis à votre choix un obſtacle invincible.
Ce n'eſt qu'en me perdant que je puis m'excuſer.
J'ai crû qu'il s'agiſſoit de l'objet que j'adore.
Ah ! je fais à ſes yeux un éclat indiſcret :
Mais la néceſſité m'arrache mon ſecret.

Mad. ARGANT.

En eſt-ce un pour l'objet de vos feux?

M. DOLIGNI fils.

Il l'ignore.

Mad. ARGANT.

Eh, Monſieur, quel eſt-il?

M. DOLIGNI fils, *montrant Marianne.*

Il eſt devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! Monſieur, vous devez préférer ma couſine.

Mad. ARGANT, *à Meſſieurs Argant & Doligni pere.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

M. ARGANT.

La mépriſe n'eſt pas telle qu'on l'imagine.
Sçachez, à votre tour.....

Mad. ARGANT, *en s'en allant.*

Ah! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCENE IX.

M. ARGANT, M. DOLIGNI pere; M. DOLIGNI fils, MARIANNE.

M. DOLIGNI fils.

(*à M. Argant.*)

AH! Monſieur, pardonnez....

M. ARGANT.

Il faut que je l'embraſſe.

M. DOLIGNI fils.

Comment donc!

M. ARGANT.

Ses refus ont montré ſon amour.
Il vient d'en donner ſans détour
La preuve la plus ſûre & la plus efficace;
S'il avoit accepté, j'en ſerois moins content.

M.

M. DOLIGNI fils.

Vous me permettez donc de demeurer conſtant.

M ARGANT.

(*à M. Doligni pere.*)

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.

(*à M. Doligni fils.*)

Ne t'embarraſſe pas, va, tu ſeras mon gendre.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

IL s'en mêle encor à ſon âge!
Eh, que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieilleſſe n'eſt pas ſage ?

LA FLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou ſoyons indu'gens.
Suppoſé que l'amour ait part à ce myſtere ;
Il me ſemble qu'un fils devroit, avec raiſon,
Ignorer ou cacher les foibleſſes d'un pere.

LE MARQUIS.

Eſt-ce ma faute à moi, ſi toute la maiſon
En parle ? Mais cela ne m'embarraſſe guere.
N'eſt-il venu perſonne apporter un billet ?
Il doit en venir un ; j'en ſuis fort inquiet.

LA FLEUR.

Je n'ai rien vû.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LA FLEUR.

Mais à propos, j'eſpere....

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, qu'eſperes-tu ?

LA FLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon ?

LA FLEUR.

Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage ?

LA FLEUR.

Il a cette vertu
D'amender les gens de votre âge.
La raiſon les attend au fond de leur ménage.
L'hymen eſt ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Aſſurément :
Oui, l'exemple me rendra ſage.

LA FLEUR.

Vous vivrez comme auparavant ?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaiſir qui convient à mon âge,
Conſacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hiver au fort de mon printems,
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un ſot.

LA FLEUR.

Ah, pauvre malheureuſe !

LE MARQUIS.

Hem ?

LA FLEUR.

Moi, je ne dis mot.

(On entend quelque bruit.)

LE MARQUIS, *ſeul.*

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente eſt un ſupplice.
Ah, ſi ce pouvoit être un billet d'Arthénice !

LA FLEUR.

Tenez, c'eſt un billet joliment tortillé.

LE MARQUIS, *liſant à part.*

» Mes réſolutions ſont priſes.
» Venez où vous ſçavez à huit heures préciſes.

LA FLEUR, *à part.*

Comme il a l'air émouſtillé !

LE MARQUIS, *continuant.*

» Malgré tous mes parens.... La maudite Cohorte !
» Pour vous ſuivre ce ſoir, je les tromperai tous.
» Je ſens que mon devoir en murmure.... Qu'importe ?
» Mais on n'eſt plus à ſoi, lorſque l'on eſt à vous.
Ah, pour moi quel bonheur ! ou plûtôt quelle gloire !
Ne perdons point de tems.

(*Il tire un écrain de ſa poche.*)

LA FLEUR.

Quelle eſt donc cette hiſtoire ?

LE MARQUIS.

Avec ces diamans va faire de l'argent ;
Cours emprunter deſſus à l'un de nos Corſaires
Les deux mille Louis qui me ſont néceſſaires.
Viens me les apporter : ſur tout, ſois diligent,
J'ai des ordres encore à te donner enſuite.
Voici Madame Argant, ſauve-toi, prends la fuite.

SCENE II.

Mad. ARGANT, LE MARQUIS.

Mad. ARGANT.

OU va-t-il porter cet écrain ?

LE MARQUIS.

Chez un Metteur en œuvre.

Mad. ARGANT.

Eh pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

J'ai craint
Pour quelques diamans, qui du moins à ma vûe
Paroiſſent en danger. Pour ne rien haſarder,
J'envoie en faire la revûe.
Il s'en perd bien ſouvent, faute d'y regarder.

Mad. ARGANT.

C'eſt bien fait. Ce préſent n'eſt-il pas fort honnête ?

LE MARQUIS.

Honnête ! ah ; pour le moins ; & j'en ſuis très-content.

Mad. ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre pere obſtiné m'embaraſſe pourtant :
Il paroît oppoſer la même réſiſtance.
En vain j'ai de ſa niece employé l'aſſiſtance.
Ce refus me paroît d'autant plus ſurprenant,
Qu'elle a, ſur mon époux, un empire étonnant ;
Et que, pour ainſi dire, elle en eſt adorée.
Vous ſoûriez ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ?

Mad. ARGANT.

Peut-on ſçavoir pourquoi ?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt rien.

Mad. ARGANT.

Une mere auſſi tendre que moi
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi.....

LE MARQUIS.

Daignez me diſpenſer.....

Mad. ARGANT.

Non ; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire ;
Plus vous me donnez à penſer.
Je veux abſolument entrer dans ce myſtere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre abſolu

Pour vous ſacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le ſilence,
Daignez vous ſouvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, Madame, il faudroit me promettre.

Mad. ARGANT.

Hé quoi?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

Mad. ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'oſe vous en prier.
D'ailleurs, quoi qu'il en ſoit de cette confidence,
Croyez que je n'en tire aucune conſéquence.
Le fait en queſtion eſt aſſez ſingulier.
Marianne, entre nous, vous eſt-elle connue?
Oui, lorſqu'avec mon pere elle eſt ici venue,
Sçaviez-vous, comme un fait bien ſûr & bien conſtant,
Qu'il exiſtoit encore en France
Une autre Demoiſelle Argant?

Mad. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entiere aſſurance?

Mad. ARGANT.

Mon mari le diſoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

Mad. ARGANT.

Oui, je crois dans mon jeune tems
Avoir ouï parler du Pere & de la fille:
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différens
Pour être bien au fait du ſort de vos Parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

Mad. ARGANT.

En quoi?

LE MARQUIS.

Sur-tout point de courroux.

Mad. ARGANT.

Je n'entends rien à ce myſtere.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais entre nous,
Marianne n'eſt point la niece de mon Pere.

Mad. ARGANT.

Elle ne ſeroit point ſa niece ?

LE MARQUIS.

Hé vraiment non :
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

Mad. ARGANT.

Ah, quelle découverte !

LE MARQUIS, *à part.*

Il l'entend à merveille !

Mad. ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une hiſtoire pareille ?
D'où la ſçait-on ? Comment ? quel en eſt le témoin ?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau-frere,
En buvant chez le Suiſſe, a fort innocemment
Révélé tout ce beau myſtere.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

Mad. ARGANT.

Après.

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle eſt morte avant lui, que rien n'eſt plus conſtant :
Que c'eſt une hiſtoire publique :
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

Mad. ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux ſont morts depuis long-tems.

Il eſt ſûr de ſon fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je penſe trop bien
Pour oſer en conclure rien.

Mad. ARGANT.

(*A part.*)
Quoi ! chez moi ! ſous mes yeux ! feignons de n'en rien croire ;
Et ne dégradons point le pere aux yeux du fils.
(*Haut.*)
Non ; plus je penſe à cette hiſtoire,
Plus je vois que ce ſont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, ſur cet article, aſſurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours ivres ou ſots ?
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Impoſez-leur ſilence ;
Et du premier d'entr'eux, qui ne ſe taira pas,
En le chaſſant d'ici, puniſſez l'inſolence.

LE MARQUIS.

Madame....

Mad. ARGANT.

N'ayons point là-deſſus de débats :
Il le faut ; je le veux ; la choſe eſt expliquée.

LE MARQUIS.

Vous ſerez obéie.

Mad. ARGANT, *à part.*
Ah ! que je ſuis piquée !
(*Haut.*)
Mon Mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des Gens d'importance,
Quand il ſe verra devant eux,
Indubitablement vaincra ſa réſiſtance.
(*à part.*) (*haut.*)
Je ſçaurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un Billet d'aſſez bon augure.
Chez le Comte d'Augsbourg on nous attend ce ſoir.
Il eſt Oncle de la future.
C'eſt chez lui qu'on s'aſſemble : & l'on y ſoupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Mad. ARGANT.

Vous ſçavez ſa demeure ?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

Mad. ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais.... au ſortir de l'Opéra.

Mad. ARGANT.

Si vous veniez plûtot ?

LE MARQUIS.

Ah ! ce n'eſt pas l'uſage ;
Et par tout où l'on ſoupe, il faut arriver tard.

Mad. ARGANT.

Oui, mais l'occaſion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai, quand il en ſera tems.

Mad. ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous ſerez tous contens.

SCENE III.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Rien n'eſt plus raviſſant que cette conjoncture.
Deux rendez-vous enſemble ! un d'hymen ! un d'amour !
Ceci veut de l'ordre.... Oui.... Chacun aura ſon tour ;
Et j'aurai mis à fin ma premiere aventure,
Quand.... C'eſt la Fleur.

SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

OU ſont mes deux mille louis ?

LA FLEUR.

Dans votre Cabinet.

LE MARQUIS.

Bon ; je m'en réjouis.
Allons, preſte, à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous preſſe ?

LE MARQUIS.

Va-t-en faire arranger la petite maiſon ;
Commande un ſouper propre & ſuivant la ſaiſon ;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque eſpece ;
Que tout ſoit à la glace & qu'on faſſe grand feu ;
Qu'on éclaire par tout.

LA FLEUR.

La Fête ſera belle !
Et la future y ſera-t-elle ?

LE MARQUIS.

Point de ſotte demande.

LA FLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu.
Que voulois-je dire ?.... ha !

LA FLEUR.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

LE MARQUIS.

Que ma Chaiſe de poſte y ſoit & des relais.
Fais-y porter auſſi....

LA FLEUR.

Voilà bien des apprêts !

LE MARQUIS.

Combien ; deux habits d'homme & du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits & du linge ?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR.

Eſt-ce que vous voulez y faire une retraite ?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiette.
La curioſité te travaille l'eſprit ?

LA FLEUR.

Mais, Monſieur, tout ceci.... franchement, à vrai dire ;
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'eſt bien à toi d'en prendre ! ha ! parbleu, je t'admire !
Fait-il tout-à-fait nuit ?

LA FLEUR.

Bon ! le jour eſt bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture griſe.
Hé bien, va donc.

LA FLEUR, *à part.*

Allons. Il a de l'argent frais,
Je n'en ſerai jamais payé que par ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas ?

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

(*à part.*)

Oui, riſquons le paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde ?

LA FLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LA FLEUR.

C'eſt qu'avec votre argent....

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA FLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Et qui t'en a prié ?

LA FLEUR.

La pitié, le beſoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaiſant de prendre tant de ſoin !

LA FLEUR.

Vous avez de l'argent ?

LE MARQUIS.

Qu'importe ?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n'eſt plus fou.

LA FLEUR.

C'étoit un pauvre Here ; il n'avoit pas le ſou :
Et puis ſix cens écus, la ſomme n'eſt pas forte.
Me le pardonnez-vous ?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LA FLEUR.

Mais d'honneur ?

LE MARQUIS.

Oui. Quel eſt ce coquin de créancier ?

LA FLEUR.

La Fleur.

LE MARQUIS.

Toi ?

LA FLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de la Fleur, vous n'aurez plus la bourſe.
Va.

LA FLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre courſe.
Et vîte & vîte, allons nous payer par nos mains.

SCENE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE, *à part.*

D'Où viennent, tout à coup, de ſi cruels dédains ?
D'abord, en me voyant, comme elle s'eſt aigrie !
Il faut abſolument quitter cette maiſon.

LE MARQUIS.

Vous rêvez ?

MARIANNE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.
Mais il faut vous laiſſer dans votre rêverie.
Vous avez beſoin d'y penſer.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir ?.....

LE MARQUIS.

Daignez m'en diſpenſer.
Ma chere petite couſine,
Tout ne réuſſit pas toujours ſelon nos vœux.
Il arrive par fois des contretems fâcheux ;
Pour y remédier, il faut être bien fine ;
Mais comme vous avez un eſprit infini,
Vous vous en tirerez. C'eſt ce que je déſire.

SCENE VI.

MARIANNE, *ſeule.*

QUoi, tout le monde ici ſe trouve réuni
Pour me déſeſpérer ? Mais qu'a-t-il voulu dire ?
Quelqu'un adreſſe ici ſes pas.

SCENE VII.

ROSETTE, MARIANNE,

MARIANNE.

ROſette, ſi tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante eſt contre moi d'une colere extrême;
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? que m'eſt-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même;
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zèle, que reſpect, que tendreſſe pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel ſujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon ſi bruſque & ſi cruelle;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle diſoit, j'oublie en quelle conjoncture:
» Il faudra s'en laiſſer charmer;
» Cette petite créature
» Finira par ſe faire aimer.
Il faut bien que le Diable ait ici fait des ſiennes:
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches & les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres ſecours;
Vous ne ſçavez pas tout. Je me ſuis évadée
Pour vous dire à quel point Madame eſt en courroux.
En un mot, elle eſt dans l'idée
De vous faire enlever, de s'aſſurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me ramene où l'on m'a priſe.

ROSETTE.

Monſieur adreſſe ici ſes pas;
Voyez ſi vous pourrez parer cette entrepriſe.

SCENE VIII.

M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

MArianne! Et pourquoi te trouvai-je éplorée?

MARIANNE.

Hélas! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont par vous ſeul ici je me vois honorée,
De grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe à mon déſavantage?
Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs;
Tout inconnus qu'ils ſont, ils m'arrachent des pleurs.
Ne me les laiſſez pas ignorer davantage:
Innocente, ou coupable, inſtruiſez-moi de tout.

M. ARGANT.

De quoi?

MARIANNE.

Cette infortune eſt réelle & publique.

M. ARGANT.

C'eſt une énigme obſcure, ou plutôt chimérique;
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah! vous diſſimulez.

M. ARGANT.

Non, je n'en ſçache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à préſent, attirai-je les yeux
De tout ce qui nous environne?
D'où viennent ces regards furtifs & curieux
Qu'on attache en ſecret ſur toute ma perſonne?

M. ARGANT.

Eh mais, tout cela vient du plaiſir de te voir;
C'eſt qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc, ai-je changé? Ne ſuis-je plus la même?

Ils ont d'autres motifs que je ne puis ſçavoir.
Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,
N'eſt-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainſi ;
Et qu'en me regardant, tout le monde d'ici
Sourit avec malice, & ſe parle à l'oreille?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande & la plus cruelle,
Vient de me chaſſer de chez elle.
Elle a pouſſé la cruauté
Juſques-à me défendre à jamais ſa préſence.

M. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux ſi ſoudain ?

MARIANNE.

Et moi, toute éperdue, examinant en vain
Ma triſte & timide innocence,
Je ſuis venue ici ; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots, où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laiſſée incertaine & flottante,
Au milieu de mon trouble & du plus grand effroi,
Qu'alors on eſt venu m'avertir que ma tante,
Toujours, de plus en plus, en courroux contre moi,
Veut ſe débarraſſer de ma vue importune,
Et me faire enlever.

M. ARGANT.

Ah ! tout eſt découvert ;
Un indiſcret ami nous perd :
Elle ſçait tout.

MARIANNNE.

Quoi donc ?

M. ARGANT.

Grand Dieu ! quelle infortune !
Mon ſecret eſt trahi.

MARIANNE.

Quel eſt donc ce regret ?

M. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir.... Vous parlez de ſecret !

M. ARGANT.

Il faut que je le cherche.... Ah ! le voici lui-même.

SCENE IX.

M. DOLIGNI pere, M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

CRuel! qu'avez-vous fait?

M. DOLIGNI pere.

Qui moi? Qu'eſt-ce que c'eſt?

M. ARGANT.

Eh! morbleu, l'on ſçait tout.

M. DOLIGNI pere.

Doucement, s'il vous plaît.

M. ARGANT.

Je ſuis déſeſpéré.

M. DOLIGNI pere.

Quel courroux eſt le vôtre!

M. ARGANT.

Votre indiſcrétion....

M. DOLIGNI pere.

Quoi?

M. ARGANT.

Nous perd l'un & l'autre.
Vous aviez mon ſecret.

M. DOLIGNI pere.

Il eſt encor entier.

M. ARGANT.

Ma femme eſt furieuſe.

M. DOLIGNI pere.

Elle fait ſon métier.

M. ARGANT.

Que la plaiſanterie eſt ici mal placée!
Je vous dis que ma femme eſt ſi fort courroucée
Contr'elle & contre moi, qu'elle eſt dans le deſſein,
Comme je l'ai prévu, d'uſer de violence,
De me l'arracher de mon ſein,
De la mettre en lieu ſûr.

M.

M. DOLIGNI pere.

Ah, quelle turbulence!
Parbleu, c'eſt qu'elle ſçait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'eſt point là votre niece.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune & tendre maîtreſſe.

MARIANNE.

(*à M. Doligni.*)

Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?
(*à M. Argant.*)
Ce n'eſt pas ſur la foi du lien le plus doux
Que je ſuis chez vous & chez elle?
Hé, pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah! ceſſez de me retenir.
De toutes les horreurs, j'éprouve la plus noire.
Ah, Dieu! peut-on former un ſi cruel projet?
Du plus affreux Roman, je me vois le ſujet.

M. DOLIGNI pere.

Elle ne ſçait donc pas ſa véritable hiſtoire?

M. ARGANT.

Hé non. Vous me jettez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux ſçavoir de qui j'ai reçu la naiſſance.
Remettez-moi ſous leur puiſſance,
Quels que ſoient mes parens...

M. ARGANT.

Dans peu tu le ſçauras.

MARIANNE.

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jetter aux genoux de ma tante....
Quel nom m'échappe encor!

M. DOLIGNI pere.

Elle vient de partir.

M. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur, faites-moi donc ſortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

M. ARGANT.

Crains d'apprendre ton ſort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus long-tems l'opprobre où je me vois.

M. ARGANT.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

MARIANNE.

Non ; c'eſt au déſeſpoir à rétablir ma gloire ;
Je ne puis faire trop d'éclat.

M. ARGANT.

Je ſuis moins criminel que tu ne l'oſes croire.
Sois inſtruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage & te bleſſe,
Trouvera dans ton ame un retour éternel ;
Apprends que toute ma tendreſſe
N'eſt que de l'amour paternel.
Ah !... ma fille.....

MARIANNE.

Qui vous.... mon pere ?
Hé pourquoi ſi long-tems me cacher mon bonheur ?

M. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à préſent le fond de ce myſtère.
Puiſque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le ſort peut, à ſon gré, régler mon avenir.
Il m'a fait plus de bien qu'il n'en ſçauroit détruire.

M. ARGANT.

Non ; j'ai pris mon parti, puiſqu'on me pouſſe à bout ;
Mais pour toi, laiſſe-moi le ſoin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'eſt point fils unique ;
Que nous avons encor une fille à pourvoir.
Je ne ſouffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un uſage cruel, au gré de ſon pouvoir,
Me réduiſe à pleurer ma fille infortunée :
J'empêcherai plutôt cet injuſte hymenée ;
Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.

Pour la premiere fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur eſt le mien !

M. ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en ſera tems, je te ferai paroître.

MARIANNE.

Hé pourquoi voulez-vous que je ſois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore ?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore;
Et ſouffrez qu'en partant, je vous rende la paix.

M. ARGANT.

On m'attend; obéis. Et vous, ami fidelle,
Ne m'abandonnez pas; daignez prendre ſoin d'elle.
Reſtez; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

M. DOLIGNI pere.

Partez : mais en chemin....

M. ARGANT.

Hé bien, quoi?

M. DOLIGNI pere.

N'allez pas uſer votre courage.

M. ARGANT.

Oh! j'en aurai de reſte.

M. DOLIGNI pere.

On eſt brave de loin....
Le Ciel lui ſoit en aide ! Il en a bien beſoin.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, *seul.*

LA bonne femme eſt folle, ou le diable s'en mêle !
Comment donc ! Hé pour qui, Madame me prend-elle
Pour un benêt de Précepteur ?
J'euſſe été bien venu, quand j'en ſerois capable.
Mais a-t-on jamais fait payer au ſerviteur
Les ſottiſes du maître ? Il eſt aſſez probable
Que je ne perdois pas deſſus, grace à mes ſoins ;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur : on me chaſſe ; où diantre faire voile ?

SCENE II.

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

LA Fleur, que fais-tu là ?

LA FLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile ! comment, eſt-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi ?
Qu'as-tu ? Qu'arrive-t-il dans tes affaires ?

LA FLEUR.

J'ai,
Que Madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon enfant?

LA FLEUR.

Oui, pour préſent de noce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait?

LA FLEUR.

Moi?

ROSETTE.

Tu ments.

LA FLEUR.

Mon crime eſt d'être un ſot.

ROSETTE.

Hé bien, tu ments encor.

LA FLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon maître a baclé, ſans m'en dire un ſeul mot;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence eſt miſe à la porte;
On m'oblige avec elle à prendre mon parti:
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton maître; il t'auroit perverti;
D'ailleurs, peut-on ſçavoir d'où vient tout ce grabuge?

SCENE III.

Mad. ARGANT, ROSETTE, LA FLEUR.

Mad. ARGANT.

COmment, ce miſérable eſt encore en ces lieux?
Fidelle confident d'un trop coupable maître....

LA FLEUR.

Madame, en vérité, l'enfant qui vient de naître....

Mad. ARGANT.

Tais-toi; ſors, & jamais ne parois à mes yeux.

SCENE IV.

Mad. ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'Eſt-il permis d'entrer dans vos douleurs ſecrettes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

Mad. ARGANT.

On ne reçut jamais de plus ſenſibles coups.
On vient d'empoiſonner le bonheur de ma vie...
Mon cœur eſt ſuffoqué.... je ne puis reſpirer.

(*Roſette lui donne un fauteuil.*)

Avec indignité ma tendreſſe eſt trahie.
Ai-je aſſez de ſujets de me déſeſpérer?
L'objet, dont je n'étois que trop préoccupée;
Que j'aimois du plus tendre ou du plus [illegible] amour;
Mon fils... Ce n'eſt qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclatte au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laiſſe aucun doute.
Je faiſois tout pour lui; Roſette, tu le ſçais;
Et je craignois toujours de n'en pas faire aſſez.
J'auroi donné mon ſang juſqu'à la moindre goutte
Pour aſſurer le ſort, la fortune & l'état,
Du cruel qui m'a fait l'offenſe la plus noire.
Une famille illuſtre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus-ſûr qui conduit à la gloire;
Dans leur ſein, dans leurs bras il alloit être admis;
Il alloit devenir leur plus chere eſpérance,
L'objet de tous leurs ſoins. Ah, quelle différence!
Ils vont être à jamais ſes plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refuſé cette grande alliance?

Mad. ARGANT.

Apprends comment il s'eſt perdu.

Nous étions assemblés ; il étoit attendu.
Moi-même j'aspirois, avec impatience,
Au plaisir de le voir, de jouir des effets
Que devoit produire sa vue ;
Je comptois les momens.... attente superflue !
Au mépris des sermens que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même ;
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé,
Il s'y sacrifioit ; & n'étoit occupé
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne sçachant que penser d'un retard indiscret,
Pour l'excuser encor je faisois mon possible ;
Enfin, l'on est venu m'en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.
Alors pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon état, de la douleur amère,
De la confusion que j'ai dû ressentir.
Je suis désespérée.... O déplorable mere !
C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

Mad. ARGANT.

Ah ! la raison m'éclaire.
Je pénètre plus loin que jamais je ne fis.
Supposé que l'on puisse appaiser cette affaire,
Et dérober sa tête aux rigueurs de la Loi,
En est-il moins perdu pour moi,
Si-tôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse ?
Sous les dehors trompeurs d'un caractère heureux,
Je vois qu'il a toujours abusé ma foiblesse.
Ce trait de lumiere est affreux.
Ah, grand Dieu ! que j'étois cruellement séduite !
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour....

Mad. ARGANT.

Non, quand la confiance est une fois détruite,
C'en est fait, pour jamais il n'est plus de retour.
Rosette, laisse-nous.

SCENE V.

M. ARGANT, Mad. ARGANT.

Mad. ARGANT, *ſe levant.*

Hé bien, quelle nouvelle?
En a-t-on? l'aventure eſt-elle auſſi cruelle
Qu'on le dit?

M. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec ſon bel eſprit qui vous avoit ſéduite,
Votre fils, comme un ſot, a donné tout de ſuite
Dans un piège groſſier tendu par des fripons;
Et le premier exploit de ſes premieres armes
Eſt un enlevement bien conditionné.
Dans un aſyle détourné
Il croyoit emmener, ſans trouble & ſans alarmes,
Son illuſtre conquête; il n'avoit rien prévu;
Lorſque trahi par elle & pris au dépourvu,
On eſt venu troubler ſa joie.
L'indiſcret, qui pouvoit échapper ſans éclat,
Au lieu d'abandonner ſa proie,
A tous ſes aſſaillans a livré le combat;
Mais, étant le plus foible, il a fallu ſe rendre.
Il eſt entre leurs mains, pris & même bleſſé.

Mad. ARGANT.

Bleſſé? le malheureux! quel parti faut-il prendre?

M. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laiſſé,
Croit avoir quelque eſpoir d'empêcher les pourſuites;
Et, comme il eſt intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette aventure-là n'aura pas d'autres ſuites.

Mad. ARGANT.

Les ſuites n'en ſeront funeſtes que pour moi.

Idole

Idole de mon cœur! malheureuſe chimere!
Fils indigne! Ah! le Ciel te devoit une Mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Eſt-ce au fond de mon ſein qu'il a puiſé ces vices?
Pour lui ſeul j'ai laiſſé ma fille dans l'oubli;
La moitié de mon ſang y reſte enſeveli;
Je faiſois à l'ingrat les plus grands ſacrifices:
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer!
Ma honte eſt mon ſalaire! hélas! qui l'eût pu croire?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer:
Mais je remporterai cette affreuſe victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.
(*à M. Argant*)
Triomphez.... le Ciel me punit.

M. ARGANT.

Hé! ne ſéparez point mon interêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémiſſons l'un & l'autre
Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu ſévère,
Je n'en avois pas moins des entrailles de pere;
Je l'aimois comme vous; mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendreſſe un peu plus renfermée;
Et je ne demandois à votre ame charmée,
Que de cacher l'excès de ſon enchantement.
Hélas! ſi quelquefois je vous en ai blâmée,
Excuſez le motif; trop ſûre d'être aimee,
La jeuneſſe abuſe aiſément
Du foible qu'on a pour ſes charmes.
Plus les enfans ſont chers, plus il eſt dangereux
De leur trop laiſſer voir tout ce qu'on ſent pour eux.
Je gémis du ſujet qui fait couler vos larmes:
Votre courroux eſt juſte; Argant l'a mérité.
Mais ſi vous le voyez, comme je l'enviſage,
Au milieu des tranſports & des fougues d'un âge
Où la raiſon n'eſt pas à ſa maturité,
Vous devez conſerver un rayon d'eſpérance.
Je l'ai laiſſé confus, honteux, mortifié.
Je crois que ſon état eſt digne de pitié.
Un malheur inſtruit mieux qu'aucune remontrance.

Il peut ſe corriger. Il eſt encore à tems.
Ce qu'il vient d'eſſuyer finira ſon ivreſſe.
Hé! croyez qu'il n'eſt point de plus ſure ſageſſe
Que celle qu'on acquiert à ſes propres dépens.

Mad. ARGANT.

Diſcourez un peu moins, & montrez-vous plus ſage.

M. ARGANT.

Moi?

Mad. ARGANT.

Sans doute.

M. ARGANT.

Eh! mais, s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

Mad. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

M. ARGANT.

Je ne ſçais ce que c'eſt.
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoiſſance.

Mad. ARGANT.

A quoi ſert d'affecter cette fauſſe innocence?
Hé! comment voulez-vous que je ne ſçache pas,
Ce qu'ici perſonne n'ignore?

M. ARGANT.

Voyons, que ſçavez-vous encore?

Mad. ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher ſur vos pas.
Monſieur, vous lui traciez une route aſſez belle.
Sans doute il vous ſied bien de prendre ſon parti,
Puiſqu'en effet c'eſt vous qui l'avez perverti!

M. ARGANT.

J'entends; voilà l'effet d'un rapport infidelle!

Mad. ARGANT.

Eh! quel moyen, hélas! de n'être pas ſéduit
Par l'exemple effréné des foibleſſes d'un pere?
Quel caractere heureux n'en ſeroit pas détruit?
Ah! c'eſt, de plus en plus, ce qui me déſeſpere.
Qui recevra mes pleurs? Qui fermera mes yeux?

M. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fauſſes alarmes.
Calmez-vous ſur mon compte ; & jugez un peu mieux.
Mais on vient ; ſuſpendez vos larmes.

SCENE VI.

M. DOLIGNI pere, M. ARGANT, Mad. ARGANT.

M. ARGANT.

QUoi ! déja de retour ?

M. DOLIGNI pere.

Oui, vraiment, me voilà.

M. ARGANT.

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là :
Leurs propoſitions ſans doute vous effrayent ?

M. DOLIGNI pere.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui ſe payent
De raiſon & d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai réglé, moyennant une ſomme aſſez forte,
Dont ces honnêtes gens ſont contens.

M. ARGANT.

Eh ! qu'importe ?

M. DOLIGNI pere.

Si vous le trouvez bon, ſans perdre un ſeul moment,
Il faut aller ſigner & conſommer l'affaire.
Ce n'eſt pas loin d'ici ; c'eſt chez votre Notaire,
Où l'Acte eſt tout dreſſé.

M. ARGANT.

Courons-y promptement ;
(*à Mad. Argant.*)
Suppoſé, cependant, que cela vous convienne.

Mad. ARGANT.

Allez, Meſſieurs.

M. ARGANT.

Partons.

SCENE VII.

Mad. ARGANT, *seule.*

ET nous, réglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.
Rosette? Holà! quelqu'un? Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'est; perçons l'obscurité,
Dont le mystere ici couvre la vérité.
Quoi! tout ce qui m'est cher s'unit & se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble!
Mon époux & mon fils!... J'adorois deux ingrats!...
Ma rivale paroît... ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sçachons qui de nous deux doit imposer la loi.

SCENE VIII.

MARIANNE, Mad. ARGANT.

MARIANNE, *à part.*

QUe s'est-il donc passé? Je vois sur son visage
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

Mad. ARGANT.

Approchez. N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux?
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace?
Ou faut-il vous céder? Prononcez entre nous.

MARIANNE.

(*à part.*)

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage.

Mad. ARGANT.

Répondez donc.

MARIANNE.

Hélas ! je tombe à vos genoux.

Mad. ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les ſoupirs, les pleurs ſont ſuperflus.
Ce ne ſont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNNE.

Diſpoſez de mon ſort. Que voulez-vous de plus ?
N'eſt-il pas en votre puiſſance ?
Ordonnez, & comptez ſur une obéiſſance
Qui ſervira du moins à me juſtifier.
Délivrez-vous de ma préſence.
Je ne demande, hélas ! qu'à me ſacrifier.

Mad. ARGANT.

Qu'à vous ſacrifier ? Eſt-ce ici votre place ?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur ; vous pouvez m'en punir.

Mad. ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t-il fait venir ?

MARIANNE.

Accuſez mon erreur & non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici :
C'eſt une vérité qui peut être atteſtée.
Si j'avois été libre, y ſerois-je reſtée ?
D'aujourd'hui, ſeulement, mon ſort eſt éclairci.
Et dès que je l'ai ſçu, j'ai tout mis en uſage
Pour qu'on me laiſſât fuir : je n'ai pu l'obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir ?

Mad. ARGANT.

(*à part.*)

O Ciel ! d'une rivale eſt-ce là le langage ?
J'ai peine à réſiſter à ſon air ingénu.
(*à Marianne.*)
Cette énigme eſt aſſez difficile à comprendre.

Votre ſort, dites-vous, vous étoit inconnu ?
Quel eſt donc ce Roman ?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre.
Vous ſçavez qui je ſuis.

Mad. ARGANT.

C'eſt un ſecret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois ?

Mad. ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

Mad. ARGANT.

Cherchez donc à la diſſiper.

MARIANNE, *à part, en regardant par-tout.*

Hélas ! je ne vois point mon pere.

Mad. ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE.

(*à part.*)
Cet abandon me déſeſpere.

Mad. ARGANT.

Que cherchent vos regards ? Epargnez-vous ces ſoins.
Parlez en liberté, nous ſommes ſans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez....

Mad. ARGANT.

Quelle eſt votre fortune ?

MARIANNE.

Qui, moi ? je n'en poſſede, & n'en prétends aucune.

Mad. ARGANT.

Que faiſiez-vous auparavant ?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnue.

Mad. ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un couvent,
Depuis que je ſuis née, on m'a toujours tenue.
Fixez-y mon deſtin. Je ſuis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais ſortir.

Mad. ARGANT.

(*à part.*)
Je n'en avois jamais été ſi bien frappée.
(*Haut.*) (*A part.*)
Comptez ſur mes ſecours... On peut l'avoir trompée.
(*Haut.*)
Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre Convent ? Parlez avec franchiſe.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

Mad. ARGANT.

Où vous avoit-on miſe ?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

Mad. ARGANT.

(*A part.*)
De Poitiers, dites-vous ? Uſeroient-ils d'adreſſe ?
(*Haut.*)
C'eſt un fait qui peut être aiſément éclairci.

MARIANNE.

Je le ſçais.

Mad. ARGANT, *à part.*

En effet, ſeroit-elle ma niece ?
(*Haut.*)
C'eſt le même Couvent où ma fille eſt auſſi.
(*A part.*)
Que je ſuis coupable envers elle !
(*Haut.*)
Vous l'avez donc vue ?

MARIANNE.

Oui.

Mad. ARGANT.

Si vous la connoiſſez,
Je ſuis mere, excuſez des deſirs empreſſés ;
Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.

Faites-moi ſon portrait.... Quoi ! vous ne l'oſez pas ?
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me preſſez davantage
De vous entretenir de ſes foibles attraits.

Mad. ARGANT.

En ſeroit-elle dépourvue ?...
Vous rougiſſez toujours, & vous baiſſez la vue.

MARIANNE.

Connoiſſez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers & pour vous & pour elle ;
C'eſt ſa ſoumiſſion & ſon profond reſpect.
Cet éloge n'eſt point ſuſpect.
Quels que ſoient vos deſſeins, elle y ſera fidelle.
Votre fille, à jamais, ſçaura s'y conformer.
Vos projets lui ſont tous auſſi chers qu'à vous-même.
Il me reſte à vous informer...

Mad. ARGANT.

De quoi donc ? Achevez.

MARIANNE.

De ſa tendreſſe extrême.

SCENE IX.

M. ARGANT, M. DOLIGNI pere, *au fond du Théâtre*, Mad. ARGANT, MARIANNE.

Mad. ARGANT.

HE pour qui ?

MARIANNE.

Le demandez-vous ?
Pour une mere qu'elle adore.

Mad. ARGANT.

Moi, puis-je mériter des ſentimens ſi doux ?
Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE.

Hélas ! Pardonnez-moi.

Mad. ARGANT.

Que dites-vous ? Comment ?
Eclairciſſez en ce moment
Le myſtere que vous me faites.
Seriez-vous ?.... Plut au Ciel !.... Dites-moi qui vous êtes ?
Ma niece.... Si j'en crois des tranſports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chere.

M. ARGANT, *en s'approchant.*

Votre cœur ne vous trompe pas.
Embraſſez votre fille.

Mad. ARGANT *embraſſant ſa fille, qui ſe jette à ſes genoux.*

O trop heureuſe mere !

MARIANNE.

Qu'il m'eſt doux de me voir entre des bras ſi chers !

Mad. ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, & partagez ma joie.
Dans la félicité que le Ciel me renvoie,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

M. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruſe innocente ?

Mad. ARGANT.

Si je vous la pardonne ! Elle fait mon bonheur.

M. DOLIGNI pere.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur.

M. ARGANT.

Ma femme, il faut auſſi que mon fils s'en reſſente.
Sous le poids de ſa faute il paroît abattu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oſeroit paroître. Ah ! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre ſa vertu.

Mad. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oſerois-je, en faveur de mon frere,
Unir ma foible voix à celle de mon pere ?
Pour qui réſervez-vous un généreux pardon ?
Me refuſerez-vous une premiere grace ?

Mad. ARGANT.

L'ingratitude la plus baſſe

Mérite un entier abandon.

(*A M. Doligni.*)

Appellez votre fils ; qu'il vienne en diligence.

(*M. Doligni va pour faire avancer son fils.*)

M. ARGANT.

Je croirois que c'eſt trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un ſi cher criminel
Doit être paſſager, & non pas éternel.

SCENE X & derniere.

M. DOLIGNI pere, M. DOLIGNI fils, M. ARGANT, Mad. ARGANT, MARIANNE.

Mad. ARGANT, *à M. Doligni pere.*

MOnſieur, voici ma fille & ma ſeule héritiere.
Je deshérite Argant ; j'en prononce l'arrêt :
Ma fille occupera ſa place toute entiere.
Je ſçais que votre fils l'adore, & qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéreſſe.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendreſſe.

MARIANNE.

Eh ! Madame, croyez le ſerment que j'en fais,
S'il en coûte ſi cher à mon malheureux frere,
J'aime mieux avec lui pleurer votre colere,
Que d'en accepter les bienfaits.

Mad. ARGANT.

Hé, que veux-tu ?

MARIANNE.

Sa grace. Elle ſera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne ?

Mad. ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera. Craignez l'effet de ſa douleur,
Et de ſon déſeſpoir extrême.

Mad. ARGANT.

Qui me garantira ce retour ſur lui-même ?

MARIANNE.

Sa faute & ſes remords.

Mad. ARGANT.

Tu m'impoſes la loi.
Puiſſe ce malheureux te prendre pour exemple !
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui faſſe partager ma tendreſſe avec toi,
Je veux d'un œil ſévere obſerver ſa conduite.
L'ingrat, juſqu'à ce jour, ne m'a que trop ſéduite.
(*A Monſieur Doligni fils.*)
Vous, recevez ma fille, & vivez avec nous :
Je ne puis me réſoudre à me ſéparer d'elle ;
C'eſt la condition que j'exige de vous.

M. DOLIGNI fils.

C'eſt rendre encor plus chere une union ſi belle.

M. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ſes enfans, c'eſt ſoi-même qu'on aime.
Mais, pour jouir d'un ſort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur ſuprême ;
Qu'en partageant ſon ame également entre eux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

PQ
1993
L2T2
1769

La Chaussée, Pierre Claude Nivelle de

L'école des mères

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY